UMÉRO 76 — 10 FEVRIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THEATRE DE L'ŒUVRE

Directeurs : RAYMOND ROULEAU, LUCIEN BEER

– Métro : Place Clichy – Trinité, St-Lazare, Europe

55, RUE DE CLICHY

Téléphone : TRinité 42-52

TOUS LES SOIRS à 21 h. (sauf mardi) - MATINEE DIMANCHES et FETES à 15 h.

RAYMOND ROULEAU

présente et joue

LA NEIGE ETAIT SALE

de Georges SIMENON

Adaptation en 5 tableaux de Georges SIMENON et Frédéric DARD

Mise en scène de Raymond ROULEAU - Décors de Lila de NOBILI

avec, par ordre d'entrée en scène

DANIEL GELIN
LUCIENNE BOGAERT
JACQUELINE ROMAN
FRANÇOISE LUGAGNE
FRANCE DESCAUT
YVES BRAINVILLE
GÉRARD OURY
NUMÈS FILS
ANDRÉ VALMY
NOËL ROQUEVERT

Location au Théâtre de 11 à 18 heures et dans les agences.

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Frank. Kromer.

Lotte. Bertha. Minna.

Lotte. Frank.

1 KROMER. — *Ces joujoux-là ne sont pas nés pour ne rien faire.*
FRANK. — *Prête-le-moi. Seulement un jour...*
(ACTE PREMIER.)

2 BERTHA. — *Pour le moment, ils sont je ne sais combien à fouiller la chambre du violoniste...*
(ACTE II.)

3 LOTTE, l'air entendu. — *C'est toi, Frank ?*
FRANK. — *Moi, quoi ?* (ACTE II.)

4 FRANK. — *Je me suis approché de toi pour te débarrasser de ton manteau et tu t'es coulée dans mes bras déjà molle...* (ACTE II.)

5 KROMER. — *Toi, je te retiens. Je ne sais pas pourquoi je me doutais de quelque chose dans ce genre-là...*
(ACTE II.)

Frank. Sissy.

Kromer. Frank.

LA NEIGE ÉTAIT SALE

de GEORGES SIMENON

Adaptation en 6 tableaux
de G. SIMENON et F. DARD.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 12 Décembre 1950, au Théâtre de l'Œuvre, dans une mise en scène de RAYMOND ROULEAU, avec des décors et des costumes de LILA de NOBILI.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Georges SIMENON.

Supplément au N° 278 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

(par ordre d'entrée en scène)

Le Vieux Monsieur.	*Raymond ROULEAU*
Frank	*Daniel GELIN*
Lotte.	*Lucienne BOGAERT*
Bertha	*Jacqueline ROMAN*
Minna	*Françoise LUGAGNE*
Sissy.	*France DESCAUT*
M. Holst	*Yves BRAINVILLE*
Kromer.	*Gérard OURY*
Timo.	*NUMÈS Fils*
Le Commissaire	*André VALMY*
Le Commandant.	*Noël ROQUEVERT*

PROLOGUE

Un mur d'un blanc grisâtre sur un ciel blanc. Des piquets de fer et des barbelés se dessinent durement en noir au-dessus du mur. On peut apercevoir aussi les branches d'un arbre dénudé. La lumière froide donne l'impression d'un matin de neige ou de gel.

Au lever du rideau la scène est vide. En coulisse, des pas militaires soulignent et accentuent le rythme assourdi d'un tambour ou d'un tam-tam. Frank, encadré par deux soldats baïonnette au canon, entre par la droite. Les trois personnages, comme tous ceux qui défileront dans le prologue, donnent l'impression de pantins articulés. L'expression du visage est figée. L'uniforme des soldats n'est exactement celui d'aucune armée connue. La couleur en est très dure, très nordique. Capotes longues et amples. Bottes. Harnachement pour un climat très froid. Impression de dureté physique et morale. Au moment où les trois hommes vont atteindre le milieu de la scène, le Vieux Monsieur entre par la gauche et prononce d'une voix nette :

LE VIEUX MONSIEUR. — Halte ! *(Frank et les deux soldats s'arrêtant net, font front à la salle. Malgré sa raideur, Frank est un peu plus humain, moins mécanique que les deux soldats. Ses souliers n'ont pas de lacets. Il est tête nue. Il porte un pardessus en poil de chameau, qui a été très beau mais qui est fripé. Son visage est maigre, son regard, calme, indifférent, presque serein. Le col du pardessus est relevé. Il tient les mains dans les poches. Le Vieux Monsieur, qui a passé la soixantaine, est petit, maigre, très sec, les traits aigus. Vêtu comme un petit fonctionnaire méticuleux. Noir et blanc. Il porte des verres épais cerclés d'or ou d'argent. Il a un dossier à la main. Quand tout le monde est immobile, il ouvre lentement ce dossier, humecte son doigt, lit d'une voix monotone, sans trahir la moindre émotion :)* Mesdames, messieurs, l'individu que vous voyez ici va être fusillé dans un instant. Il se nomme Frank Friedmaier. Il a vingt ans. *(Temps d'arrêt. Il feuillette son dossier.)* Aux yeux des hommes, il a mérité son sort, et n'importe quel tribunal l'enverrait à la mort comme je le fais. Personne ne songerait à lui accorder les circonstances atténuantes. Personne ! Pas même lui. Ce qui ne signifie pas qu'il se résigne. Non. Son cas est beaucoup plus complexe : il accepte. Regardez-le : il accepte. *(Frank, qui a regardé fixement le public sans paraître écouter, resserre machinalement le col de son pardessus, passe ses doigts sur ses lèvres sèches. Un temps. Le Vieux Monsieur se tourne vers les soldats...)* Marche ! *(Le tambour en coulisse scande à nouveau les pas. Frank et les deux soldats sortent par la gauche. Le Vieux Monsieur, son dossier sous le bras, roule une cigarette tout en faisant quelques pas de long en large. Tambour et pas s'arrêtent. Un silence assez long. Une salve, puis, après un temps, un coup de feu isolé. Le Vieux Monsieur, lentement, revient à sa place première, écrase sous sa semelle sa cigarette, dont il n'a tiré que quelques bouffées.)* Voilà qui est fait. Frank Friedmaier est mort. Son destin est révolu. Désormais, on ne peut plus parler de lui qu'à l'imparfait. Quand tout cela a-t-il commencé ? *(Il feuillette son dossier. Lotte entre en scène, sans que le Vieux Monsieur la regarde, et s'arrête le dos au mur, face au public.)* Sa mère ? *(Lotte est une femme de quarante-cinq ans environ, qui a été belle, qui est encore appétissante, voire désirable. Elle est dodue, très soignée, un peu trop. Elle porte un manteau de fourrure, des bas de soie, des souliers à talons très hauts, un*

chapeau modiste avec une demi-voilette. Bien que son maquillage soit un peu trop souligné, on ne doit pas en faire une caricature. Ce n'est pas la proxénète vulgaire. Elle fait penser davantage à une femme entretenue sur le retour, avec un petit rien de l'époque 1910. Le Vieux Monsieur, après l'avoir regardée des pieds à la tête, se tourne vers le public et lit :) « Charlotte Friedmaier, plus connue sous le nom de Lotte. Quarante-trois ans. Charlotte Friedmaier n'a jamais été inscrite sur les registres de la prostitution, et pourtant, dès l'âge de seize ans, elle a vécu de son corps. Elle a eu des amants riches, puis des amants moins riches. Un fonctionnaire de la police, qui a été son amant au temps de ses débuts, est intervenu plusieurs fois pour lui éviter des ennuis. » *(Lotte se tamponne parfois le nez et la bouche d'un mouchoir de dentelle roulé en boule. Comme les personnages qui suivront, elle doit donner l'impression d'un tableau de musée que le guide explique au public.)* Elle a rêvé de faire de son fils un médecin ou un avocat, et son fils n'a pas voulu. Dès qu'il a quitté la campagne, où il a été élevé, Frank a su. Peut-être savait-il déjà quand elle venait le voir le dimanche avec un monsieur qui n'était pas toujours le même et à qui elle disait avec une fausse gaîté qui cachait sa crainte : « Voici mon Frank... » Peut-être que Lotte a toujours espéré se marier ? Peut-être l'espère-t-elle encore ? Depuis la guerre, elle a transformé son appartement en « maison » clandestine. Elle y attire des jeunes filles qui ont faim. Il y a beaucoup d'officiers bien nourris qui ont faim de jeunes filles, de très jeunes filles. *(Entre Bertha. C'est une jeune paysanne mal dégrossie, mais très fraîche, boulotte, avec de gros seins. Elle est habillée comme une bonne endimanchée. Elle va gauchement prendre place à côté de Lotte, qui ne paraît pas la voir.)* Celle-ci s'appelle Bertha. Ses parents sont des paysans. Il y a trois mois, à cette heure-ci elle donnait à manger aux poules et sans doute leur parlait-elle un langage qu'elles comprenaient. Elle n'est pas venue chez Lotte parce qu'elle avait faim, mais parce que la ville l'éblouissait. C'est une des rares, peut-être parce qu'elle est forte et placide, à avoir tenu le coup chez Lotte si longtemps. Mais elle ne vaut rien pour l'amour. Il lui arrive de pousser un si drôle de rugissement que l'homme en a les effets coupés. Frank prétendait que c'est une vache. *(Entre Minna. Elle est plus fraîche, très jeune fille de moyenne bourgeoisie. Elle porte un tailleur bleu marine, un chapeau bleu, un petit sac à main en perles blanches. Elle paraît souffrante.)* Minna. Elle possède un nom de famille. Elle a des parents honnêtes qui sont pauvres aujourd'hui comme tous les parents honnêtes. Elle avait très faim, si faim qu'il lui a fallu plusieurs jours pour s'habituer à manger. Cela la gêne d'être nue, et les hommes lui font toujours mal. Frank lui a fait mal aussi, mais elle ne lui en veut pas. *(Entre Sissy. Une jeune fille blonde, timide, ou plutôt très réservée. Elle est très pâle, sans aucun maquillage. Souliers à talons plats. Un béret sur la tête. Elle tient à la main un sac en perles blanches identique à celui de Minna.)* Sissy Holst. *(Coup d'œil au public.)* Non. Celle-ci n'est pas une pensionnaire de Lotte. C'est une voisine de palier. La maison est grande comme une caserne. Faute de feu, les locataires y vivent emmitouflés dans leurs pardessus, avec deux ou trois gilets, la plupart avec leurs gants. Sissy a dix-sept ans. Elle est seule dans sa chambre toute la journée, et elle fait de la décoration sur faïence pour gagner un peu d'argent. *(Entre M. Holst. Un homme de quarante-cinq à cinquante ans, prématurément vieilli. Teint gris, cheveux gris, vêtements gris, grosse écharpe de laine grise autour du cou, bottes grises dont la tige grossière est faite de feutre et maintenue autour des jambes par de la ficelle. Casquette de conducteur de tramway. Il tient à la main une boîte en fer-blanc qui contient son repas. Malgré la pauvreté de sa mise, il a l'air d'un intellectuel et garde avec discrétion beaucoup d'allure.)* Son père, M. Holst. *(Léger mouvement d'épaules, geste vague de la main.)* M. Holst, lui aussi, comme Frank, a accepté. Mais il a accepté beaucoup plus tôt. Ils n'ont pas accepté la même chose. N'est-ce pas, monsieur Holst ? *(Il n'attend pas de réponse et M. Holst n'a pas paru l'entendre. Entre Kromer. Le Vieux Monsieur tire une montre en argent de la poche de son gilet, regarde l'heure, tourne les pages de son dossier comme s'il était temps d'en finir. Kromer est un garçon de vingt-cinq ans, sanguin, luisant, trop bien nourri, l'œil à la fois inquiet et cynique. Il porte une pelisse, un chapeau taupé, des gants fourrés. Gros cigare aux lèvres.)* Kromer. Quand les gens ont faim, il y a beaucoup de Kromer. Une fille a dit de lui qu'il ressemble à un jeune taureau qui ne trouve pas à se satisfaire. Quant à Frank, il voulait lui faire faire des petits à Bertha. *(Entre Timo. Un dur, grand, fort, le poil brun, en veste de barman. Il n'a pas l'air d'un imbécile et il sait se tenir.)* Timo. L'universel Timo. Il faut montrer patte blanche pour entrer dans son bar, au fond d'une ruelle. Chez Timo, on trouve toujours du schnaps et du beurre, du porc et du caviar, des filles dociles, des Kromer et des officiers. On a besoin de Timo. Nous avons besoin des Timo. *(Le Vieux Monsieur referme son dossier, s'avance lentement vers le milieu de la scène en roulant une nouvelle cigarette dont il lance des bouffées vers les visages alignés. Il regarde chacun avec attention puis articule d'une voix coupante :)* Frank est mort.

Il n'y a pas de stupeur, pas de surprise. Chacun reste figé dans son attitude, mais en l'accentuant. Lotte, son mouchoir sur la bouche, est sur le point de sangloter. Bertha reste stupide. Minna, crispée, se mord la lèvre inférieure. Sissy regarde le ciel sans désespoir, mais sans sourire. M. Holst est grave, triste et serein. Kromer, effrayé, laisse tomber son cigare. Timo, imperturbable, semblant dire : « *C'est la vie.* » *Le Vieux Monsieur retire ses lunettes, très fonctionnaire, et se dirige vers la coulisse en regardant l'heure à sa montre.*

ACTE PREMIER

CHEZ TIMO

L'établissement de Timo est un établissement clandestin, dans une maison particulière, au fond d'une ruelle. Il n'a donc que partiellement le caractère d'un bar ou d'une boîte de nuit. Il se compose de deux pièces. La première, entièrement visible, donne sur la ruelle. C'est celle où les clients sont triés, où les habitués se tiennent et où se traitent les affaires de marché noir. La seconde pièce, que l'on n'aperçoit qu'en partie, est la salle où l'on mange et où l'on danse.

La scène est coupée en deux, diagonalement, par la cloison qui sépare les deux pièces. Elle forme donc un triangle. La cloison diagonale comporte une ouverture masquée d'un rideau par laquelle passent les clients. Dans son centre elle comporte une seconde ouverture, plus large, qui constitue le bar où se tient Timo, avec un comptoir dans chacune des deux pièces. De sa place, Timo peut donc ainsi servir les clients d'un côté et de l'autre. Par cette ouverture aussi, le public peut apercevoir les clients de la seconde pièce quand ils s'approchent du bar.

La première pièce est banale et assez pauvre ; la seconde, éclairée en rougeâtre ou en mauve, avec musique assourdie, fait plus boîte de nuit.

A gauche, une porte assez rustique avec un fort verrou. Une fenêtre à volets intérieurs. C'est par une fente du volet que le Muet regarde dans la rue avant d'ouvrir la porte quand un client frappe. Entre cette fenêtre et la porte, un tonneau sur lequel le Muet s'assied la plupart du temps et s'occupe à sculpter la poignée d'une canne.

Quatre ou cinq tabourets devant le bar. A droite, une banquette, une table et des chaises. Un placard ou une armoire contient les provisions. Quelque part, un porte-manteau. La cloison en diagonale doit réduire autant que possible la dimension de la scène afin de donner à la première pièce un caractère d'intimité.

Dans toute la pièce la rigueur de la température et le caractère Europe centrale seront marqués par les pelisses, vêtements chauds, caoutchoucs, que les personnages, le plus souvent, retirent en entrant.

Au lever du rideau, le Muet est sur son tonneau. Frank est seul, accoudé au bar, dans la première pièce. Son pardessus et son chapeau sont accrochés au porte-manteau. Timo, dans le bar, tourné vers la seconde pièce, écoute ce que l'Eunuque, qu'on aperçoit, lui dit à voix basse. L'Eunuque est un énorme sous-officier en uniforme. Il est ivre, débraillé, rose et gras comme un cochon. Il parle avec des clins d'œil entendus, puis s'éloigne pour aller rejoindre sa table et ses compagnes qu'on ne voit pas. Timo, derrière son dos, fait signe à quelqu'un qu'il a compris et qu'il est d'accord. Puis il lève la planche qui lui permet de passer du bar dans la première pièce. Il se dirige vers l'armoire aux provisions et tire une clé de sa poche.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANK, TIMO, LE MUET, puis KROMER

FRANK. — Qu'est-ce qu'il veut, l'Eunuque ?

TIMO. — Toujours la même chose. Les faire bouffer. Il se figure que tout le monde crève de faim, sauf lui. Il prétend qu'on fait ce qu'on veut de n'importe quelle femme avec un morceau de chocolat.

Il sort de l'armoire un pâté, un jambon entamé, des terrines et des flacons qu'il va poser sur le bar pendant que la conversation se poursuit à mi-voix.

FRANK. — Ce n'est pas tellement faux.

TIMO. — Il n'est content que quand il leur a fait attraper une bonne indigestion. Pendant qu'il me parlait, Nouchi me faisait signe de ne pas trop en mettre. Heureusement qu'il y a Steffi qui finira les plats. Dans la rue, il arrête les petites filles pour leur donner des bonbons, dont il a toujours plein les poches.

FRANK. — C'est un vicieux.

TIMO. — Tu en connais qui ne sont pas vicieux ? Dis donc, au fait, tu es sûr qu'il est impuissant ?

FRANK. — Je l'ai vu.

TIMO. — Il est allé chez ta mère ?

FRANK. — Une fois. Il passe tous les jours à la même heure en allant à son bureau. Il a dû entendre parler de chez nous, car il levait la tête avec un air d'envie. Ma mère a parié qu'il finirait par monter et elle ne s'est pas trompée. Minna n'était pas encore chez nous. Anny était en mains.

Au bar, Timo prépare un souper pour trois sur un plateau.

TIMO. — La fille du brasseur ?

FRANK. — Je me suis toujours demandé ce qu'elle est venue faire à la maison. A moins qu'elle aime ça. Elle est maintenant entretenue par un officier supérieur, un type de je ne sais quel bureau.

TIMO. — Laisse tomber.

FRANK. — Tu crois qu'il y a quelque chose ?

TIMO. — Je dis simplement : laisse tomber ! Il y a des gens dont il est plus sain de ne pas s'occuper.

FRANK. — On peut parler de l'Eunuque ? *(Signe affirmatif de Timo.)* Donc, quand il est venu, il n'y avait que Bertha de libre. Je suis monté sur la table.

TIMO. — Quelle table ?

FRANK. — La table de la cuisine. Il y a au-dessus une sorte de vasistas qui permet de voir ce qui se passe dans la chambre.

TIMO. — Ça t'excite ?

FRANK. — Non. Il a commencé par lui faire manger des caramels. Je parie qu'il a des tas d'enfants dans son pays. Bertha, qui fait l'amour comme une vache, a fait ce qu'elle a pu. Ce n'est pas fameux, mais un autre y serait quand même arrivé.

TIMO, *qui a fini son plateau.* — Pourvu qu'ils ne vomissent pas encore plein les cabinets... *(On frappe au volet, et le Muet, après avoir regardé par la fente, va ouvrir la porte.)* Voilà Kromer...

Il passe dans l'autre pièce avec le plateau. Kromer entre, l'air important, satisfait, un gros cigare à la bouche, retire sa pelisse qu'il accroche au porte-manteau et tend ses pieds au Muet pour qu'il lui enlève ses caoutchoucs.

SCÈNE II

FRANK, KROMER, LE MUET

KROMER. — Salut, Frank. Ça va ?

FRANK. — Ça va.

KROMER, *s'asseyant au bar et regardant dans l'autre pièce.* — Bon ! L'Eunuque est encore en train de faire bouffer les filles. Il me dégoûte, ce type-là. Et pourtant je parierais qu'il n'a pas pour deux sous de méchanceté. Tes amours, Frank ?

FRANK. — Quelles amours ?

KROMER. — La petite blonde avec qui on t'a vu au cinéma Eden.

FRANK. — C'est toi qui m'as vu ?

KROMER. — Pas à l'Eden, mais après, chez Taste.

FRANK. — Comment se fait-il que je ne t'aie pas vu ?

KROMER, *bas, avec importance.* — J'étais dans le petit salon vert, avec un général... Qui est-ce, la petite ? Pas une pensionnaire de ta mère, en tout cas, ou alors pas depuis longtemps, car elle aurait l'air mieux nourrie et Lotte l'aurait déjà fringuée.

SCÈNE III

FRANK, KROMER, TIMO, LE MUET

Timo est revenu à son bar. Il serre la main de Kromer, sans rien dire, lui sert à boire, tantôt écoute leur conversation, tantôt travaille au bar, tourné vers la seconde pièce.

KROMER. — La première fois qu'elles viennent chez Taste, elles ont toujours un manteau trop court, ou trop étroit, auquel on a fait un col avec la fourrure de la mère ou de la grand-mère. Un mois plus tard, elles ressemblent à une couverture de magazine. Est-ce vrai ?

FRANK. — Cela arrive. Mais pas celle-là.

KROMER. — Sans blague ! Qui est-ce ?

FRANK. — Une voisine de palier, Sissy.

KROMER. — C'est joli, Sissy. Ça fait penser à des trucs derrière l'oreille. Tu l'as carambolée ?

FRANK. — Non.

KROMER. — Elle veut pas ? *(Frank hausse les épaules.)* Vous pelotez ?

FRANK. — En tout cas, toi, tu m'énerves.

KROMER. — Pourquoi pas ? Elle est vierge ? *(Frank fait signe que oui.)* Comment le sais-tu ? Au cinéma ? Vous avez pris une loge ?

FRANK. — Tu ne veux pas changer de disque ?

KROMER. — Il suffisait de dire que tu étais amoureux... *(Un temps.)* Regarde.

FRANK. — Où ?

KROMER, *il a pris quelque chose dans sa poche et le montre discrètement.* — Dans ma main.

FRANK, *les yeux brillants.* — Où l'as-tu eu ?

KROMER. — On vient de me le donner. Le général. Lis la marque.

FRANK. — Un vrai suédois. Je peux toucher ?

KROMER. — Tâte le fil.

Frank prend le couteau dont il fait jaillir la lame. Timo, qui a vu, s'assure que personne, de l'autre côté, ne les observe. Le Muet, sidéré, s'interrompt de tailler sa canne.

FRANK. — Prête-le-moi.

KROMER, *vicieux.* — Pourquoi faire.

FRANK. — Rien.

KROMER. — Ces joujoux-là ne sont pas nés pour ne rien faire.

FRANK. — Prête-le-moi. Seulement pour un jour. Seulement pour cette nuit.

KROMER, *après un clin d'œil à Timo.* — Ça te démange ?

FRANK. — Quoi ?

KROMER. — Rien. Nous avons tous été puceaux. Pas vrai, Timo ?

TIMO, *à Frank.* — Tu ferai mieux de rendre ça à Kromer.

Frank glisse le couteau dans sa poche. Dans l'autre pièce, l'Eunuque s'approche du bar, plus congestionné, plus ivre. Il parle bas à Timo et compte des billets qu'il tire de son portefeuille.

KROMER, *à Frank.* — Je t'ai raconté l'histoire de la grange ?

FRANK, *un peu impatient.* — Deux fois.

KROMER. — Tu veux que je te la raconte une troisième ? C'était au printemps, à la campagne.

FRANK, *le regardant fixement et comprenant le jeu qu'il joue.* — Je sais.

KROMER. — La fille était grosse, presque aussi grosse que l'Eunuque, avec des seins énormes qui lui remontaient sous le menton. Nous avons fait l'amour dans la paille, et tout le temps des brins de paille m'avaient chatouillé et mis de mauvaise humeur. *(L'Eunuque boit un dernier verre, que Timo lui offre à l'autre comptoir.)* Elle était molle et bête. Si elle n'avait rien dit, il ne se serait sans doute rien passé. Mais voilà qu'elle se met à soupirer : « Je souhaite que tu sois en train de me faire un enfant. » Tu imagines ça ? C'était grotesque, inacceptable, tout à fait inacceptable. A l'idée du bébé qu'elle aurait mis au monde, j'ai été dégoûté. J'ai trouvé plus sûr d'étrangler la mère

C'était la première fois. Eh bien, c'est facile, pas impressionnant du tout.

FRANK, *distrait, fixant l'Eunuque qui passe dans la première pièce et boucle son ceinturon auquel est accroché un revolver dans sa gaîne.* — Oui...

KROMER. — Demande à Timo.

TIMO, *qui n'a pas écouté.* — Quoi, Timo ?

L'Eunuque, à qui le Muet a passé son manteau, adresse un signe d'adieu aux femmes restées dans la seconde pièce, se dirige vers la porte en oscillant et sort.

KROMER, *poursuivant son idée, à Timo.* — Je dis que, toi aussi, tu as... *(Un geste significatif.)* Couic !... Et pas une fois, hein, sacré Timo ?... Combien, exactement ?

TIMO, *regardant Frank.* — Tu ne peux pas laisser les gens tranquilles ? *(Frank descend de son siège et va mettre son manteau.)* Où vas-tu ?... Tu oublies tes caoutchoucs...

FRANK. — Je vais revenir.

Timo ouvre la bouche pour lui parler, mais il est déjà sorti.

SCÈNE IV

KROMER, TIMO, LE MUET,
puis NOUCHI.

TIMO, *soupçonneux.* — Qu'est-ce qu'il a ?

KROMER. — J'ai idée que ça le démange de faire le saut.

TIMO. — C'est l'histoire de la grange et de la grosse fille que tu étais en train de lui raconter ? Il est capable de te croire.

KROMER. — Tu ne me crois pas, toi ? *(Timo le regarde avec mépris. Une fille, Nouchi, est venue s'accouder au bar, dans la seconde salle.)* Malade, Nouchi ?

NOUCHI. — Donne-moi du bicarbonate, Timo. Sinon, je vais encore être malade toute la nuit.

Timo le lui prépare.

KROMER. — Dire qu'il y a des milliers et des milliers de gens, en ville, y compris des vieillards respectables et des belles madames, qui ramperaient dans la neige sale, du pont du canal à ici, pour bouffer seulement le dixième de ce que tu as bouffé !

TIMO. — Bois ça. Si tu ne te sens pas bien, va te coucher dans la petite pièce. Mais tâche de ne pas tout salir. Ta copine tient mieux le coup que toi.

NOUCHI. — Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un estomac d'autruche.

Nouchi sort.

SCÈNE V

KROMER, TIMO, LE MUET.

KROMER. — Tu ne sais pas où je pourrais trouver des montres, toi ?

TIMO, *surpris.* — Quelles montres ?

KROMER. — Des montres anciennes. Des montres à la pelle. Des vieilles montres comme en portaient nos grands-pères, des oignons en argent ou en or, avec des boîtiers, des trucs qui sonnent ou qui jouent une petite musique.

TIMO. — Qui est-ce ?

KROMER. — Ça a l'air idiot, comme ça, mais si je réussis, c'est le plus gros morceau que j'aie jamais eu. J'ai fait la connaissance d'un général, un drôle de type, un peu maboul, qui a été mécanicien de locomotive dans son jeune temps. Ces gens-là font des généraux avec n'importe quoi. Il n'a qu'une passion : les montres. Il en possède déjà une belle collection, deux ou trois cents, à ce qu'il m'a dit, et il passe son temps à les remonter et à les faire sonner. Ce qui l'épate surtout, ce sont celles qui ont des automates à l'intérieur, des personnages minuscules qu'on peut animer en poussant sur un bouton.

TIMO, *sans intérêt.* — Je peux te fournir cent jambons si tu veux, du caviar frais, du vrai whisky, des cigarettes turques, des faux papiers avec de vrais cachets, mais je n'ai pas de montres, je regrette. Pourquoi n'en parles-tu pas à Frank ?

KROMER. — Pourquoi Frank ?

TIMO. — Ce que j'en dis... Il me semble qu'il m'a parlé d'un horloger chez qui il allait jouer quand il était petit et qui collectionnait les montres anciennes... Je ne me souviens pas au juste... Il était saoul... Il ne parle de son enfance que quand il est saoul ...Au fait, après-demain, j'aurai besoin d'une centaine de kilos de beurre.

KROMER. — Gi !

TIMO. — Adler a toujours sa camionnette ?

Ils se taisent, car on a frappé au volet. Le Muet a regardé par la fente. Il ouvre. Frank entre, calme en apparence, mais assez pâle, le regard un peu fixe. Les deux autres le regardent avec attention, Timo surtout.

SCÈNE VI

FRANK, KROMER, TIMO, LE MUET,
puis M. HOLST.

FRANK, *s'asseyant au bar sans retirer son pardessus, une main dans sa poche.* — Un schnaps.

TIMO, *soupçonneux.* — Double ?

FRANK, *qui a compris.* — Ce n'est pas nécessaire. *(A Kromer :)* Je t'ai rapporté ton couteau.

KROMER, *examinant le couteau.* — Tu t'en es servi ? *(Frank ne répond pas.)* Tu n'as pas été loin.

FRANK. — Au coin de l'impasse de la Tannerie.

KROMER. — Qui ?

Frank tire lentement de sa poche un gros revolver de l'armée. Kromer émet un petit sifflement d'admiration. Timo regarde vivement dans l'autre pièce.

TIMO. — Attention. Il y a encore des clients.

KROMER, *à Frank.* — Un soldat ? *(Frank fait signe que non.)* Un officier ?... *(Il regarde dans l'autre pièce.)* L'Eunuque ?

Frank fait signe que oui. On frappe à la porte. Le Muet va regarder.

TIMO. — Attention !

Le Muet, qui a regardé à la fente, paraît hésitant, entr'ouvre la porte avec précaution. On aperçoit la silhouette de M. Holst, qui est vêtu comme au prologue. Outre sa boîte en fer-blanc, il a un petit paquet ficelé à la main. Timo, intrigué, sort de son bar, le fait entrer.

M. HOLST. — M. Timo ?

TIMO. — C'est moi. Qu'est-ce que c'est ?

M. HOLST. — Mon chef m'a demandé de vous remettre ceci en rentrant chez moi. *(Ni crédule, ni ironique.)* Il paraît que ce sont les médicaments que vous attendez.

TIMO. — Je sais. Merci. Vous prendrez un petit verre ?

M. HOLST, *déjà tourné vers la porte pour sortir.* — Non.

TIMO. — Votre chef ne vous a rien dit ?

M. HOLST. — Rien de plus que ce que je vous ai dit.

TIMO. — Un instant... *(Il a ouvert la porte de l'armoire où il met le paquet. Il en sort un bloc de côtelettes qu'il montre à M. Holst.)* Peut-être préférez-vous ça au schnaps ?

M. HOLST. — Merci.

TIMO, *sortant son portefeuille.* — Dans ce cas...

M. HOLST. — Non plus.

Il sort et le Muet referme la porte.

KROMER. — Qui est-ce ?

TIMO. — Un conducteur de tram.

KROMER. — Tu ne le connais pas ?

TIMO. — C'est la première fois que je le vois. Il ne se doutait sûrement pas de ce qu'il transportait.

FRANK. — C'est M. Holst.

KROMER. — Qui est-ce, M. Holst ? Tu prononces ce nom-là comme s'il s'agissait de Dieu le Père !

FRANK. — Notre voisin de palier. Le père de Sissy.

KROMER. — Je parie que tu as eu peur qu'il soit venu pour te flanquer une raclée pour te punir d'avoir tripoté sa fille ?

FRANK. — Non.

KROMER. — De quoi as-tu peur ? J'ai bien vu que tu tressaillais.

FRANK. — Il m'a vu.

KROMER. — Il t'a vu saigner l'Eunuque ?

FRANK. — Il est passé devant l'impasse juste au moment où l'homme venait de tomber. Il s'éclairait d'une lampe électrique, à cause des tas de neige. Il m'a reconnu.

TIMO. — Tu crois qu'il te dénoncera ?

FRANK. — Je suis sûr qu'il ne le fera pas.

TIMO. — Pourquoi ?

FRANK. — Parce que je sais qu'il ne le fera pas.

KROMER. — C'est ce qu'au catéchisme on appelait de la foi. *(A Timo :)* Qu'est-ce qu'il t'apportait ?

TIMO. — Mettons que ce soit mon affaire. En tout cas, le copain qui lui a confié ça devait être bougrement sûr qu'il n'aurait pas la curiosité d'ouvrir le paquet. Dis donc, Frank, tu ferais bien de te débarrasser de ce que tu as dans ta poche. C'est un joujou à vous envoyer au peloton sa jugement. Tu as beau avoir confiance en lui...

KROMER. — Passe-le-moi. Je t'ai bien prêté couteau.

FRANK. — Non. Je le garde.

KROMER. — Un autre schnaps ?

FRANK. — Si tu veux. Mais je n'ai pas beso de me saouler.

KROMER. — Cela ne t'a pas fait d'effet ?

FRANK, *le regardant fixement.* — En tout ca moi, je ne vois pas la nécessité d'en parler.

KROMER. — Tu as pris son portefeuille ?

FRANK, *lointain, comme détaché.* — Non.

KROMER. — Tu es trop riche ?

FRANK. — Je suis à sec.

KROMER. — Tu veux gagner un gros tas ?

FRANK. — A quoi faire ?

KROMER. — Me fournir des vieilles montres. paraît que tu connais un horloger qui les colle tionne. Moitié-moitié.

FRANK, *après un regard de reproche à Timo.* Il est mort.

KROMER. — N'en parlons plus.

FRANK. — Si sa sœur vit encore, elle a sûreme hérité les montres. Ils vivaient tous les deux. I étaient célibataires tous les deux. Elle doit avo au moins quatre-vingt-cinq ans, car c'était déjà u vieille femme quand j'étais tout petit.

KROMER. — Où est-ce ?

FRANK. — A 15 kilomètres d'ici.

KROMER. — Vas-y tout de suite. Tu n'aur jamais vu autant de grands billets de ta vie. Sa compter que je pourrais te faire avoir la carte q tu m'as tant demandée.

FRANK. — La carte rouge ? Procure-moi u voiture et quelqu'un pour la conduire.

KROMER. — Tu n'as qu'à passer le pont et choisir une au bord du trottoir, de préférence u de ces messieurs. A cette heure-ci, il doit y avoir une file devant chez Taste.

FRANK. — Je veux qu'on me conduise.

KROMER. — Timo, tu ne voudrais pas téléphon à Carl Adler ?... 18-01... Dis-lui de ma part venir avec sa camionnette.

Timo, à regret, sachant que cela ne servirait rien d'intervenir, passe dans la seconde pièc

KROMER. — Alors, tu te sens pisser ? Ce sera marrant si tu réussissais l'affaire des montres av le pétard de l'Eunuque... A quoi penses-tu ?

FRANK. — Je ne pense pas.

KROMER. — Ça t'a fait de l'effet, hein ? Mo quand j'ai lâché le cou de la fille...

FRANK. — Ça va !

KROMER. — A propos de fille... tu y tiens, à petite ?

FRANK. — Quelle petite ?

FRANK. — La fille du conducteur de tram. Comment l'as-tu appelée ? Sissy... Tu es sûr qu'el est vierge ?

FRANK. — Pourquoi ?

KROMER. — Parce que, si tu n'étais pas amou reux...

FRANK. — Moi, amoureux ?

KROMER. — Dans ce cas, passe-la-moi... Qu'est-c qu'il y a ?... Tu crois qu'elle ne voudra pas ?...

i achèterai ce qu'elle voudra, un manteau de ourrure si elle veut... Après, bien entendu... Il doit avoir moyen d'arranger ça... Tu me l'amènes... as ici, chez moi... Il y a tout ce qu'il faut hez moi, un bar, de la boustifaille, et même une aignoire avec de l'eau chaude... Rien que ça uffirait à les faire venir... Quand je te fais signe, u t'en vas sous un prétexte quelconque et tu me laisses...

FRANK. — Non.

KROMER. — Tu te figures qu'elle ne marchera as ?

FRANK. — J'en suis sûr.

KROMER. — Tu as la foi, comme pour le père. voue que tu es amoureux, qu'un de ces quatre atins tu iras demander sa main au type du tram.

FRANK. — Je ne suis amoureux de personne.

KROMER. — Alors ?

FRANK. — On verra.

KROMER. — Comment ?

FRANK, *buvant et se servant à la bouteille qui st restée sur le comptoir.* — Je ne sais pas encore. *Il boit.)* Quel jour est-ce, demain ?

KROMER. — Dimanche.

FRANK. — Tu es libre ?

KROMER. — Je suis toujours libre pour ça.

FRANK. — Passe me voir vers la fin de l'après-midi.

KROMER. — Chez toi ? Et ta mère ?

FRANK. — Le dimanche, elle va au cinéma et elle a l'habitude d'emmener les filles.

TIMO, *reparaissant au bar.* — Adler sera dans une demi-heure au coin du pont et du canal avec la camionnette. Il trouve qu'il y a trop d'uniformes à rôder par ici.

KROMER, *à Frank, qui se sert à nouveau à boire.* — Tu ne vas pas te dégonfler, au moins ? Dis donc, Timo, tu ne trouves pas qu'il a l'air d'un homme, à présent ?

Frank se laisse glisser de son tabouret, boutonne son pardessus, prend son chapeau et le Muet lui passe ses caoutchoucs.

FRANK. — Je te retrouve ici ?

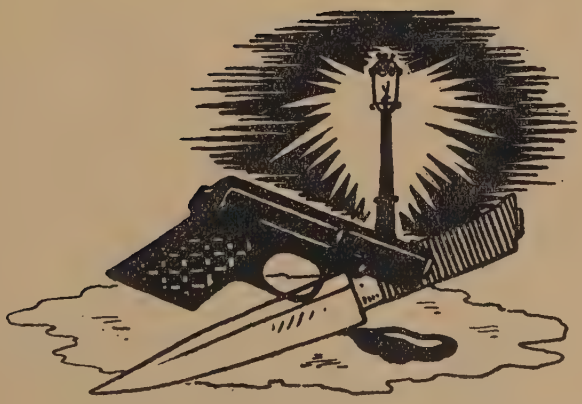
KROMER. — Non, apporte les montres chez moi... Et n'oublie pas, demain après-midi, chez toi, pour la petite...

Frank sort sans saluer, l'œil dur. Kromer coupe la pointe d'un cigare avec ses dents, l'allume.

KROMER, *à Timo.* — C'est vrai qu'il a presque l'air d'un homme. Tu ne trouves pas ?

Timo le regarde gravement sans répondre.

RIDEAU



ACTE II

CHEZ LOTTE

Une cuisine, dans l'appartement de Lotte, au troisième ou au quatrième étage d'une maison à appartements multiples. La cuisine sert de salle commune. C'est une cuisine à la façon des pays du Nord ou de l'Europe centrale, très propre, très claire. Outre cette cuisine, l'appartement comporte trois chambres à coucher et un petit salon où Lotte reçoit ses clients. Deux portes donnent sur deux des chambres. Elles sont la plupart du temps ouvertes. Les femmes vont et viennent en négligé, s'habillant ou se déshabillant sans aucune gêne. Une troisième porte donne sur un corridor, mais ce n'est pas la porte principale de l'appartement. L'atmosphère ne fait pas « maison », mais plutôt petit bourgeois. Dans la cuisine, un fourneau bien astiqué ou émaillé, une grande table couverte d'une toile cirée à carreaux, une petite table sous un vasistas. En montant sur cette table, on peut, par le vasistas, voir dans une des chambres. Buffet, fauteuil en osier, chaises ripolinées, un lit pliant en fer. Une fenêtre donne sur la rue, mais des rideaux de mousseline empêchent de voir le paysage.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

FRANK, MINNA, puis LOTTE et BERTHA.

Au lever du rideau, lumière de fin d'après-midi d'hiver. Minna est assise dans le fauteuil en osier, les pieds dans le four de la cuisinière, une bouillotte sur le ventre comme une personne souffrante. Elle n'est pas coiffée, mais elle porte une robe de chambre en soie, toute neuve, très luxueuse, à laquelle on sent qu'elle n'est pas encore habituée et dont elle tâte le tissu. Frank, en pantoufles, pantalon, chemise déboutonnée, est étendu sur le lit pliant qui n'est pas défait et lit un livre en fumant des cigarettes.

MINNA, *timidement.* — Vous ne sortez pas ?

FRANK. — Non.

MINNA. — Alors, nous allons rester tout seuls ?

FRANK. — Non.

MINNA. — Vous attendez quelqu'un ?

FRANK. — Oui.

MINNA. — Sissy ?

FRANK. — Je croyais que ma mère t'avait conseillé de te mettre au lit.

MINNA. — J'aime mieux être ici. J'ai chaud.

FRANK, *sans grand intérêt.* — Ça te fait toujours mal ?

MINNA. — Un peu moins.

FRANK. — Qu'est-ce qu'il t'a fait au juste ?

MINNA, *avec un coup d'œil au vasistas.* — Je croyais que vous aviez regardé ?

FRANK. — Pas ce jour-là.

MINNA. — J'ai terriblement honte quand je pense que vous regardez. J'aimerais tant que vous me promettiez...

FRANK. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

MINNA. — J'aime mieux ne plus y penser. Je ne sais même pas au juste. Il paraît que ça lui prend de temps en temps, qu'il n'est pas responsable.. Après, il demande pardon et il pleure... Votre mère m'a dit qu'il en a abîmé d'autres...

Lotte sort de sa chambre, en jupon de dessous très fraîche, très appétissante, les bas de soie bien tirés.

LOTTE. — Tu veux me boutonner ma combinaison, Minna ? *(A Frank :)* Tu ne sors pas ?

FRANK. — Je ne crois pas.

LOTTE. — Tu ne te sens pas bien ?

FRANK. — Je me sens parfaitement bien.

LOTTE, *après un regard entendu à Minna.* — Pourquoi ne te couches-tu pas ? Tu es rentré à 5 heures du matin.

FRANK. — Je n'ai pas sommeil.

LOTTE. — Tu n'as même pas dormi dans ton lit.

FRANK. — J'ai couché avec Bertha.

LOTTE. — Il y a quelque chose qui te tracasse.

FRANK. — Ah !

LOTTE. — Ce n'est pas prudent de laisser ton pardessus dans le salon. *(Il la regarde, interrogateur.)* Il y a une poche beaucoup plus lourde que l'autre... *(A Minna :)* Tu devrais aller aider Bertha à s'habiller, Minna. Elle ne sera jamais prête...

Minna entre docilement dans la seconde chambre, dont elle referme la porte.

LOTTE. — J'aime mieux emmener Bertha avec

oi au cinéma. J'ai peur qu'elle finisse par ennuyer, et je ne trouverai personne pour faire ménage.

Frank, qui s'est assis au bord du lit, l'écoute avec une certaine ironie, comprenant bien qu'elle parle pour parler, sans oser aborder le sujet qui la tracasse.

LOTTE. — Tu n'as rien à me dire ?

FRANK. — Rien qui t'intéresse.

LOTTE, *désignant un journal déplié sur la table.* — Tu as lu le journal ?

FRANK. — Je crois que j'y ai jeté un coup d'œil.

LOTTE. — Regarde-moi en face. Tu sais bien que u peux tout me dire.

FRANK. — C'est exact. Je me souviens même u'un jour que tu es venue me voir au collège, je 'ai dit que tu étais une p...

LOTTE. — Et toi, qu'est-ce que tu es ?

FRANK, *très naturel.* — Un fils de p...

LOTTE, *l'air entendu.* — C'est toi, Frank ?

FRANK. — Moi quoi ?

LOTTE. — Pourquoi as-tu fait ça ? A quoi cela peut-il te servir ? Je te donne autant d'argent que u en veux...

FRANK. — Tu oublies de t'habiller. *(Elle entre un instant dans sa chambre pour prendre une robe et revient mettre celle-ci en scène. Frank, tout naturellement, lui donne un coup de main pour passer sa tête par l'encolure, puis va jusqu'à la fenêtre, écarte légèrement le rideau.)* Il ne neigera pas encore cette nuit. La vieille neige est sale. Cela finit par être écœurant.

LOTTE. — Frank !

FRANK. — Boutonner ta robe ?

LOTTE. — Merci. Tu étais seul ?

FRANK. — De quoi parles-tu ?

LOTTE. — Tu ne veux rien me dire ?

FRANK. — Non.

LOTTE. — Tu attends quelqu'un ?

FRANK. — Peut-être.

LOTTE. — Pourquoi, avant-hier, as-tu fait venir cette petite ici pour lui donner à manger ?

FRANK. — Sans doute parce que c'est une des rares maisons où il y ait à manger.

LOTTE. — Tu me comprends fort bien. J'ai juste jeté un coup d'œil dans la cuisine et crois bien que ce n'est pas par curiosité. Je ne savais pas qu'elle était là.

FRANK. — Elle y était.

LOTTE. — J'ai vu qu'elle était horriblement gênée. Elle avait plus envie de pleurer que de manger tout ce que tu avais mis sur la table.

FRANK. — Elle a été malade le lendemain.

LOTTE. — Pourquoi l'as-tu amenée ?

FRANK. — J'en ai fait venir bien d'autres, non ? N'est-ce pas toi qui m'as demandé, quand je rencontrais une petite assez fraîche, de m'arranger pour qu'elle vienne te voir ?

LOTTE. — Ce n'est pas la même chose.

FRANK. — Parce qu'elle habite le même palier ?

LOTTE. — Ne fais pas l'imbécile. *(Elle a continué sa toilette en allant et venant ; elle s'assied pour tirer ses bas en découvrant ses jambes très haut.)* Tu as une idée de derrière la tête. Tu as couché avec elle ?

FRANK. — Pas encore.

LOTTE. — Tu vas le faire ?

FRANK. — C'est possible, mais pas fatal.

LOTTE. — Je n'aime pas ça, je ne sais pas pourquoi. Depuis quelques jours, tu couves quelque chose et je ne te comprends plus.

FRANK. — Depuis quelques jours ?

LOTTE. — Je parle inutilement, puisque tu auras quand même le dernier mot et que tu n'en feras qu'à ta tête.

FRANK. — Certainement.

LOTTE. — Essaie au moins d'être prudent.

Lotte ouvre la porte de Bertha, qui, tout habillée, est en train de mettre ses gants.

BERTHA, *à Frank.* — Je peux replier votre lit avant de partir ?

FRANK. — Si tu y tiens.

Bertha replie le lit, jette un coup d'œil au feu, met de l'ordre, comme une ménagère qui va sortir. Minna hésite à s'asseoir dans le fauteuil d'osier.

MINNA. — Vous voulez le fauteuil, monsieur Frank ?

FRANK. — Merci. Non.

Minna se rassied et remet la bouillotte sur son ventre avec un soupir d'aise. Lotte est entrée dans sa chambre.

BERTHA, *à Frank.* — Il paraît que vous avez vu le film ?

FRANK. — Quel film ?

BERTHA. — A l'Eden.

LOTTE, *sortant de sa chambre, en manteau de fourrure et en chapeau clair, comme au prologue. Elle regarde Frank, puis Minna, s'adresse à celle-ci, faussement enjouée, avec l'air de plaisanter.* — Vous veillerez à ce qu'il soit sage, Minna. Je crois que nous dînerons en ville.

FRANK. — Ne te presse pas pour moi.

LOTTE, *la main sur le bouton de la porte de sortie.* — Il y a de la langue fumée et du jambon dans l'armoire, et il doit rester de la mayonnaise...

Lotte et Bertha sortent. Un long silence. Frank va à nouveau à la fenêtre. La nuit est presque tombée. Il tourne le commutateur pour allumer la lampe et referme avec soin les épais rideaux au-dessus des voiles de tulle, ou encore baisse un store opaque. Il regarde l'heure à sa montre.

SCÈNE II

FRANK, MINNA, puis KROMER.

MINNA. — A quelle heure doit-elle venir ? Je vous demande ça pour me retirer à temps.

FRANK. — N'aie pas peur. Je te préviendrai.

MINNA. — Je ne comprends pas encore pourquoi vous m'avez offert cette magnifique robe de chambre.

FRANK. — Parce que je l'ai vue dans une vitrine, et que c'était probablement la seule robe de chambre ouatinée, en satin véritable, dans toute la ville.

MINNA. — Mais pourquoi moi ? Je sais fort bien que je vous suis indifférente. Si vous êtes venu me retrouver, deux nuits de suite, dans ma chambre, c'est par curiosité ou par habitude, et vous faites la même chose avec toutes, même avec Bertha, que vous méprisez.

FRANK. — Oui.

MINNA. — Vous auriez préféré la donner à Sissy, n'est-ce pas ? *(Frank hausse les épaules.)* Vous l'aimez ?

FRANK, *durement.* — Tu verras ça tout à l'heure.

MINNA. — Qu'est-ce que vous allez faire ? On dirait que vous voulez vous venger. Je sens que vous allez lui faire du mal. Et pourtant...

FRANK. — Pourtant ?

MINNA. — Rien... Cela ne servirait à rien de le dire, qu'à vous fâcher contre moi... *(Un temps.)* Il n'y a pas si longtemps que j'étais encore comme elle...

FRANK. — Tu veux dire vierge ?

MINNA. — Ce n'est pas tellement ce qui compte... Vous ne voulez pas que je vous prépare une tasse de thé ?

FRANK. — Non.

Il va à l'armoire et en sort une bouteille d'alcool et un verre.

MINNA. — C'est la quatrième fois que je vous vois boire aujourd'hui. Bertha m'a dit...

FRANK. — Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

MINNA. — Que cette nuit, ou plutôt ce matin, vous étiez...

FRANK. — Elle t'a dit que j'étais ivre ?

MINNA. — Oui. Elle est venue finir la nuit ici parce que vous étiez couché en travers de son lit et qu'elle ne parvenait pas à vous faire bouger. *(Frank regarde à nouveau sa montre.)* Il est temps que je sorte ?

FRANK. — Quand Kromer arrivera.

MINNA. — C'est lui que vous attendez ? Je ne l'ai vu qu'une fois, et cela m'a fait mal de le regarder. Depuis que je suis ici, j'en ai vu d'autres, mais je crois que si je devais faire la même chose avec lui...

FRANK. — Tu refuserais ?

MINNA. — Oui. On dirait que cela vous réjouit.

FRANK. — C'est peut-être vrai. Le voilà. Ce n'est pas la peine de te sauver aussi vite. Ce n'est pas avec toi qu'il fera l'amour aujourd'hui.

Minna sort, emportant sa bouillotte. Frank ouvre la porte à Kromer, qui est habillé comme la veille, avec une cravate voyante.

KROMER. — Tu es seul ?

FRANK. — Non.

KROMER. — Ta mère ?

FRANK. — Non. Il y a à côté une fille qui s'est fait abîmer le ventre par un vicieux. Entre. N'aie pas peur. Retire ta pelisse. Excuse-moi de te recevoir dans la cuisine, mais chez nous la cuisine, c'est le saint des saints.

Il offre à boire à Kromer.

KROMER. — Rien maintenant.

FRANK, *se servant.* — Tu as vu ton général ?

KROMER. — Ce matin. *(Il fouille dans sa poche, en retire une grosse enveloppe que Frank déchi et qui est bourrée de billets neufs entourés d'u élastique.)* C'est ta part. Moitié-moitié, comm convenu. En venant, j'ai calculé que cela te fa à peu près deux mille fois ce que ton conducteu de tram gagne en un an.

FRANK, *fourrant les billets dans sa poche.* — I carte rouge ?

KROMER. — Tu l'auras demain. Les bureaux so fermés aujourd'hui, et il faut la signature d commandant des forces armées et du chef de police politique. Qu'est-ce que tu veux en faire ?

FRANK. — Donne-moi ta pelisse, ton chapea Enlève tes caoutchoucs.

Il va porter le tout dans une des chambres.

KROMER. — J'ai eu une conversation avec Adle

FRANK, *faussement indifférent.* — Ah !

KROMER. — Il m'a dit quelque chose que je n comprends pas très bien, qui me fait un peu peur.

FRANK. — Je croyais que tu n'avais jamais peu

KROMER. — Peur pour toi. C'est au sujet d la vieille, la nuit dernière. Tu m'as raconté, e m'apportant les montres, que tu as été forcé d tirer parce que le foulard a glissé de ton visag et que la vieille t'a reconnu... *(Un temps.)* Adl prétend que ce n'est pas vrai, que c'est toi qu exprès, as retiré ton foulard, sans raison.

FRANK. — Sans raison ?

KROMER. — Je ne vois pas la raison que pouvais avoir. La vieille tremblait, suppliait... El vous a ouvert le coffre où étaient les montres elle voulait vous préparer du café...

FRANK. — Justement.

KROMER. — Tu l'as fait exprès ?

FRANK. — Oui.

KROMER. — Pour avoir besoin de la tuer ? T ne te rendais pas compte que tu augmentais l risques ?

FRANK. — Si.

KROMER. — Je commence à croire que Timo a raison.

FRANK. — Qu'est-ce que Timo a dit ?

KROMER, *hésitant.* — Que j'avais eu tort de prêter le couteau.

FRANK. — Pour quelle raison ?

KROMER *on voit qu'il ment.* — Il n'a pas donn de raison. Je crois qu'il te trouve un peu jeune *(Il regarde dans une chambre dont la porte e restée entr'ouverte.)* Tu es sûr que la fille n dira rien ?

FRANK. — Certain.

KROMER. — Je me demande si nous ne ferion pas mieux de laisser tomber. Si son père...

FRANK. — Aujourd'hui dimanche, il est sur so tramway de midi à 10 heures du soir et on n pas le droit de laisser un tram en plan au milie de la rue.

KROMER. — Comment comptes-tu t'y prendre

FRANK. — Tu vas entrer dans cette chambre ne pas faire de bruit...

KROMER. — Mais la fille qui y est ?

FRANK. — Minna ? Je la ferai passer au salo

KROMER. — Comment es-tu si sûr d'elle ? Elle le béguin ?

FRANK. — Peut-être. Cela n'a pas d'importanc

Tu attendras dans cette chambre. Moi, je vais d'abord la recevoir ici...

KROMER. — Sissy ?

FRANK. — Oui. Je la conduirai dans la chambre de ma mère, qui est la plus belle. Les rideaux fermés. A un moment donné, j'éteindrai. Elle ne demandera pas mieux. Je trouverai un prétexte pour sortir un instant, et ça aussi lui fera plaisir... C'est toi qui entreras dans la chambre à ma place.

KROMER. — Et si elle s'en aperçoit ?

FRANK. — Je suppose qu'il sera trop tard.

KROMER. — Si elle allume ?

FRANK. — Tu as déjà vu une jeune fille faire de la lumière dans ces cas-là ?... Viens voir la disposition de la chambre...

Ils vont tous les deux jusqu'à la porte de la chambre de Lotte.

KROMER. — Mais toi ? Où seras-tu ?

FRANK. — Ici.

KROMER, *très inquiet.* — Tu me jures que tu ne t'en iras pas ?

FRANK. — Tu te mets à en faire tout un plat !

KROMER. — Mais non, mon vieux. C'est pour toi. Je ne connais pas la maison, moi. Je veux éviter...

FRANK, *qui a regardé sa montre et qui pousse Kromer dans la chambre de Minna.* — Va... Avant trois minutes elle sera ici... *(A Minna.)* Viens, toi...

Frank et Minna restent seuls un instant.

MINNA. — Monsieur Frank... J'ai presque tout entendu... Je crois que j'ai compris...

FRANK. — Tu as de la chance.

On entend des pas dans le corridor, un grattement à la porte.

MINNA, *bas, suppliante.* — Frank !...

Il la pousse vers une porte, qu'il referme derrière elle.

SCÈNE III

FRANK, SISSY.

Frank va lentement ouvrir la porte. Sissy est là, en manteau, un béret sur la tête, un petit sac de perles à la main, comme au prologue. Il la fait entrer en silence. Un temps assez long. Frank tourne la clef dans la serrure.

SISSY. — Je suis venue.

Comme il s'approche pour lui retirer son manteau, elle se laisse couler dans ses bras et il l'embrasse avec gêne. Puis il l'écarte et parle avec légèreté.

FRANK. — Tu as beaucoup travaillé aujourd'hui ?

SISSY. — J'ai peint six assiettes... Ce n'est pas fatigant... Toujours les mêmes fleurs... Je pourrais presque le faire les yeux fermés...

FRANK. — Ça te rapporte ?

SISSY. — De quoi acheter de temps en temps un kilo de pommes de terre. *(Avec un sourire timide, essayant d'être enjouée :)* A propos de pommes de terre, j'espère que tu ne m'as pas fait venir pour manger ?

FRANK. — Tu n'aimes pas manger ?

SISSY. — Pas comme ça. Il ne faut pas m'en vouloir. *(Elle regarde avec regret son manteau qu'il a jeté sur la table et hésite à retirer son béret.)* Pourquoi n'allons-nous pas nous promener en ville ?

FRANK, *ironique.* — Et au cinéma ?

SISSY, *sans voir l'ironie.* — Si tu veux...

FRANK. — Pour faire la même chose que l'autre fois ?

SISSY, *le regardant, déroutée, ne sachant si elle doit sourire ou pleurer.* — C'est toi qui l'as voulu.

FRANK. — Par habitude.

SISSY. — Ah !

FRANK. — Tous les garçons font ça et toutes les filles se laissent faire. Ce n'est même pas amusant.

SISSY. — Non.

FRANK. — Pourquoi m'as-tu laissé faire ? Dès que nous avons été assis dans la loge, tu t'es penchée de mon côté. *(Un temps.)* Quand j'ai passé mon bras autour de tes épaules, tu m'as tendu ton visage. *(Un temps.)* ... ta bouche... Est-ce que tu croyais que j'avais envie de ta bouche ? *(Elle regarde autour d'elle, prise d'une peur grandissante, et il continue avec une sourde véhémence, d'une voix basse, mais hachée :)* Il y a un instant encore, quand tu es entrée... Je me suis approché de toi pour te débarrasser de ton manteau, et tu t'es coulée dans mes bras, déjà molle...

SISSY. — Je te demande pardon.

FRANK. — Pourquoi es-tu venue ?

SISSY, *simplement.* — Tu me l'as demandé, Frank.

FRANK. — Et pourquoi crois-tu que je t'aie demandé de venir ? Réponds... Pourquoi ?... Que penses-tu que nous allons faire ?... L'amour !

SISSY. — Frank !

FRANK. — Je sais que tu n'en as pas envie. Je sais que ça te fait peur. Avoue que ça te fait peur...

SISSY. — Oui.

FRANK. — Et moi, ça ne me fera peut-être pas plaisir.

SISSY. — Alors, partons, Frank...

FRANK. — Non.

SISSY. — Laisse-moi rentrer chez moi.

FRANK. — Non.

SISSY. — Pourquoi ?

FRANK. — Parce que tu m'aimes. Tu ne m'as jamais dit que tu m'aimes, mais tu vas le dire.

SISSY. — Je t'aime, Frank.

FRANK. — C'est une catastrophe ?

SISSY. — Pourquoi dis-tu ça ?

FRANK. — Parce que tu prononces ces mots-là d'un air tragique, comme s'il s'agissait d'une catastrophe.

SISSY. — Je t'aime !

FRANK. — Autant que tu aimes ton père ?

SISSY. — Plus, je crois.

FRANK. — Quel âge a-t-il, ton père ?

SISSY. — Quarante-cinq ans. Pourquoi ?

FRANK. — Je lui en aurais donné soixante. Il ne t'a rien dit ?

SISSY. — A quel sujet ?

FRANK. — Il ne se doute de rien ?

SISSY. — S'il se doutait, ce serait épouvantable.

FRANK, *sceptique.* — Tu crois ?

SISSY, *révoltée.* — Frank !

FRANK. — C'est un homme comme un autre, non ? Il a fait l'amour aussi, non ?

SISSY. — Je t'en supplie !

FRANK. — Ta mère est morte ?

SISSY, *hésitante.* — Non.

FRANK. — Ils sont divorcés ?

SISSY. — Elle est partie.

FRANK. — Avec qui ?

SISSY. — Avec un dentiste. Ne parlons plus de cela, Frank.

FRANK. — Il était beau, le dentiste ?

SISSY. — Je ne sais pas, j'étais trop petite.

FRANK. — Ton père a essayé de la ravoir ?

SISSY. — Je ne sais pas. Ne parlons pas de papa.

FRANK. — Pourquoi ?

SISSY. — Parce que !

FRANK. — Qu'est-ce qu'il faisait, avant ?

SISSY. — Il écrivait des livres et des articles dans les revues.

FRANK. — Des livres de quoi ?

SISSY. — Il était critique d'art.

FRANK. — Il allait dans les musées ?

SISSY. — Il connaît la plupart des musées du monde.

FRANK. — Et toi ?

SISSY. — Quelques-uns. Londres, Berlin, Bâle, Amsterdam...

FRANK. — Vous descendiez dans les bons hôtels ?

SISSY. — Oui. Pourquoi me demandes-tu ça ?

FRANK. — Qu'est-ce que vous faites, quand vous êtes tous les deux ?

SISSY. — Chez nous ?

FRANK. — Chez vous, quand ton père a fini de conduire son tram.

SISSY. — Il lit.

FRANK. — Et toi ?

SISSY. — Il lit tout haut. Il m'explique.

FRANK. — Cela t'amuse ? *(Sans attendre sa réponse, il regarde sa montre, puis la porte de la chambre.)* Viens !

SISSY. — Comme ça ? Maintenant ?

FRANK. — Maintenant.

SISSY. — Tu ne m'aimes pas ?

FRANK. — Je ne sais pas.

SISSY. — Il est encore temps...

FRANK. — Non.

Il la pousse doucement vers la porte de la chambre qu'il ouvre, puis referme derrière eux. Après un temps, Kromer sort de l'autre chambre, sa pelisse et son chapeau à la main. Il essaie, sans faire de bruit, de gagner la porte de sortie. Avant qu'il y soit parvenu, Frank sort de la chambre, les cheveux défaits. Sur la pointe des pieds, il marche vers Kromer, lui coupe la retraite, lui reprend sa pelisse et son chapeau, l'oblige à franchir la porte de la chambre. Une fois seul, il pose la pelisse et le chapeau sur la table, près des vêtements de Sissy, qu'il fixe sans mot dire en se lissant machinalement les cheveux. Minna, comme épouvantée, apparaît sur le seuil de la seconde chambre et tous les deux se regardent, écoutent. On entend du bruit dans la chambre de Lotte, des piétinements.

SCÈNE IV

FRANK, SISSY, MINNA, puis KROMER

VOIX DE SISSY. — Frank !... Papa !... Frank !... *(Chaise renversée.)* Laissez-moi partir... De grâce !...

La porte s'ouvre. La chambre est éclairée. Sissy paraît, en combinaison, les pieds nus, protégeant sa poitrine de ses deux mains. Egarée, elle traverse la pièce en courant, sans regarder personne, revient sur ses pas pour saisir son manteau, qu'elle passe en s'enfuyant, tandis que Frank se colle au mur pour ne pas être vu. Quand Sissy est sortie, laissant la porte ouverte, Minna va refermer celle-ci non sans écouter les bruits du corridor.

MINNA. — Elle ne s'est pas arrêtée chez elle... Elle descend...

Minna va à la fenêtre, dont elle écarte le double rideau pour regarder dehors. Kromer, furieux, surgit de la chambre en renouant sa cravate et se dirige vers sa pelisse.

KROMER. — Toi, je te retiens... Je ne sais pas pourquoi je me doutais de quelque chose dans ce genre-là... Tu n'aurais pas pu m'avertir qu'il y avait une poire électrique à la tête du lit ?

MINNA, *toujours à la fenêtre.* — Elle court pieds nus, dans la neige, vers le bas de la rue... Le concierge a essayé de l'arrêter et elle ne l'a même pas vu... Elle tourne le coin, elle passe sous le dernier bec de gaz...

KROMER. — Avoue que tu avais une idée derrière la tête.

Frank le regarde sans l'entendre, toujours aussi immobile, et soudain, tête nue, sans manteau, se précipite dehors. Minna, qui est allée prendre quelque chose dans la chambre : les bas et les souliers de Sissy, court après lui, le rattrape dans le corridor et revient les mains vides.

KROMER. — Où va-t-il ?

MINNA, *sèchement.* — Je ne sais pas.

KROMER. — Vous croyez qu'il l'a fait exprès ?

MINNA. — Quoi ?

KROMER. — C'est une aventure stupide. Les voisins ont dû entendre.

MINNA. — Il y en a plusieurs sur le palier.

KROMER. — Je ferais probablement mieux de f... le camp.

MINNA. — Oui.

Il attrape ses vêtements et s'en va, oubliant ses caoutchoucs, qu'elle pousse du pied dans un coin de la pièce. Puis elle va chercher sa bouillotte et s'assied dans le fauteuil d'osier avec une grimace de douleur.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au tableau précédent. Le matin, vers 10 heures. Lumière froide d'hiver. Il y a des casseroles sur le feu. Le lit pliant est déployé et Frank, en pyjama, dort. Lotte, en peignoir, est assise devant un copieux petit déjeuner. Un autre couvert est mis pour Minna. Les portes des chambres sont ouvertes. Désordre matinal. Minna est en peignoir aussi. Au lever du rideau elle écoute à la porte entr'ouverte du corridor, et Lotte l'observe tout en mangeant.

SCÈNE PREMIÈRE

LOTTE, MINNA, FRANK, puis BERTHA

LOTTE, *à mi-voix, pour ne pas réveiller Frank.* — C'est le docteur ? *(Minna fait signe que oui.)* Il a encore amené son infirmière ? *(Même signe de Minna.)* Et des ballons d'oxygène ? *(Minna, comme effrayée, referme vivement la porte.)* Qu'est-ce qu'il y a ?

MINNA. — Encore le vieux d'en face, le retraité, il a ouvert sa porte, m'a aperçue par la fente et s'est mis à me montrer le poing...

LOTTE. — C'est un pauvre imbécile... Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne transporte pas la petite à l'hôpital...

MINNA. — Peut-être qu'elle est intransportable...

LOTTE, *toujours mangeant.* — C'est sûrement une pneumonie...

Elle passe un plat à Minna, qui est assise.

MINNA. — Vous croyez qu'elle va mourir ?

LOTTE. — On ne peut rien dire avant le onzième jour, et nous ne sommes que le quatrième.

MINNA. — Je n'aimerais pas qu'elle meure.

LOTTE. — Moi non plus. Cela risquerait de nous coûter cher.

Pas précipités dans le corridor. Bertha entre, essoufflée, referme vivement la porte à clef, pose son filet à provisions sur une chaise et retire son manteau.

BERTHA. — Ils sont encore dans la maison...

LOTTE, *lui faisant signe de parler bas à cause de Frank.* — Ils t'ont dit quelque chose ?

BERTHA. — Non. Et c'est justement pour ça que les locataires sont furieux.

LOTTE. — Ils ont arrêté quelqu'un d'autre ?

BERTHA. — Je ne sais pas. Pour le moment ils sont je ne sais combien à fouiller la chambre du violoniste. Il y en a en civil et en uniforme.

LOTTE. — Ils l'ont ramené ?

BERTHA. — Je ne l'ai pas vu, mais il paraît qu'on a trouvé des papiers dans sa boîte à violon. Il faisait partie d'une organisation de résistance.

LOTTE. — Qui te l'a dit ?

BERTHA. — Je l'ai entendu en faisant la queue. Puis quelqu'un m'a montré du doigt, et les gens se sont tus. Je ne veux plus faire le marché...

LOTTE. — Chut...

BERTHA. — Ils me regardent tous comme s'ils voulaient me faire un mauvais coup. Jusqu'à un gamin qui a craché sur ma robe, et sa mère ne lui a rien dit...

LOTTE. — C'était déjà comme ça avant.

BERTHA. — Dans la maison, peut-être, surtout quand je montais du charbon de la cave, mais pas dans la rue. *(Frank a ouvert les yeux et écoute sans que les femmes s'en aperçoivent.)* A présent, cela ira de mal en pis... Il y a deux soldats en bas de l'escalier, qui ne laissent entrer ni sortir personne... Le docteur et l'infirmière ont dû discuter longtemps et montrer leurs papiers avant de pouvoir monter... Du haut en bas de la maison les locataires sont derrière leur porte, à guetter... Les femmes qui sont allées faire leur marché n'ont pas le droit de rentrer chez elles, et je voulais attendre en bas avec elles... C'est impressionnant... On entend la maman du violoniste qui pleure, qui crie que son fils est tuberculeux, qu'il mourra en prison si on l'y laisse. *(Lotte repousse son assiette en soupirant.)* On s'écartait de moi comme si j'avais la peste... Et voilà qu'un sous-officier m'aperçoit du palier, me sourit, me fait signe que je peux monter... Je ne l'ai seulement jamais vu...

LOTTE. — C'est tout ?

BERTHA. — Vous trouvez que ce n'est pas assez ? Si vous aviez été à ma place, vous sauriez à quel point les gens nous détestent... Vous croyez qu'ils vont le fusiller ?

LOTTE. — Le violoniste ? Mais non.

BERTHA. — Ce ne serait pas juste, car ce n'est pas lui qui a tué le gros adjudant. *(Lotte se tait.)* Vous savez bien que ce n'est pas lui... *(Elle regarde vers le lit, rencontre le regard de Frank et se trouble.)* Pour ce qui est de moi, je ne ferai plus le marché, que cela vous plaise ou non...

Frank s'assied sur son lit, les regarde tour à tour, se lève. Il a la bouche pâteuse. Sans dire bonjour, il marche vers l'armoire et en tire la bouteille d'alcool.

LOTTE. — Frank !

FRANK. — Quoi ?

LOTTE, *regardant la bouteille avec reproche.* — Encore ? *(Il hausse les épaules et se verse à boire.)* Tu as entendu ce que dit Bertha ?

Minna se lève de table pour aller s'habiller dans la chambre dont elle ne referme pas la porte. De temps en temps, on l'aperçoit qui vaque à sa toilette sans embarras ni pudeur.

LOTTE. — Tu comprends pourquoi ils ont laissé passer Bertha ?

FRANK. — Parbleu !

LOTTE. — Je sais bien qu'ils ont toujours été gentils avec moi, qu'ils me ménagent...

FRANK. — Ce n'est pas à cause de toi ?

LOTTE. — A cause de toi ?

FRANK, *prend son portefeuille dans son veston et en tire une petite carte rouge qu'il tend à sa mère d'un air négligent.* — Lis !

LOTTE. — Tu sais bien que je ne comprends pas leur langue.

FRANK. — Il est écrit que toutes les autorités militaires et civiles doivent laisser le porteur libre d'accomplir sa mission et l'aider au besoin... Il n'y

a probablement pas vingt personnes en ville à posséder une carte comme celle-là... Tu comprends, maintenant ?

LOTTE, *inquiète, un peu indignée.* — Je crois... *(Se tournant vers Bertha qui écoute, sur le seuil de la chambre :)* Qu'est-ce que tu attends pour commencer le ménage, toi ? Ferme la porte...

SCÈNE II

FRANK, LOTTE

LOTTE. — C'est toi qui as fait arrêter le violoniste ?

FRANK. — Je ne savais même pas que ce type-là existait. Si je l'ai rencontré dans l'escalier, je n'y ai pas fait attention.

LOTTE. — C'est pourtant ce que croiraient les locataires et les gens du quartier en voyant cette carte-là.

FRANK. — Après ?

LOTTE. — Je sais que nous recevons des officiers ici, mais ce n'est pas la même chose. Ce sont des clients. Nous ne pouvons pas les mettre dehors. La preuve que ce n'est pas la même chose, c'est que les gens n'avaient pas la même attitude à notre égard. On ne nous adressait pas la parole et on s'écartait sur notre passage, mais on n'était pas menaçant, sauf peut-être quand on nous voyait rentrer du charbon...

FRANK, *coupant court.* — Qu'est-ce que Minna a raconté à propos du docteur et de l'infirmière ? Je n'étais pas tout à fait éveillé.

LOTTE. — Rien de spécial. J'ai dit que je croyais que c'était une pneumonie. Tu ne veux toujours pas me raconter ce qui s'est passé sur le terrain vague ? Tu n'as pas confiance en moi ?

FRANK. — Ce n'est pas une question de confiance.

LOTTE. — Je ne suis pas tranquille de ce côté-là. Depuis trois jours son père ne la quitte pas et je m'attends à tout moment à le voir venir nous réclamer des comptes... Des voisins ont vu sortir Sissy de chez nous comme une folle, pieds nus... Tu l'as rattrapée ? Tu lui as parlé ?

FRANK. — Non.

LOTTE. — Tu ne veux rien me dire ?

FRANK. — Il n'y a rien à dire.

LOTTE. — Quand elle est revenue, toute seule, au beau milieu de la nuit, il paraît qu'elle avait ses souliers.

FRANK. — Sans doute parce qu'elle les a trouvés là où je les avais mis. Puisque cela t'intéresse tant, je n'ai pas voulu lui faire peur. C'est tout. Elle aurait été capable de se jeter dans le canal, là où les égouts empêchent l'eau de geler. C'est par là qu'elle rôdait. J'ai posé ses souliers au pied d'un arbre en lui criant qu'ils étaient là.

LOTTE. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plutôt ?

FRANK. — Parce que cela ne regarde personne.

LOTTE. — Et le reste ?

FRANK. — Le reste non plus.

LOTTE. — Tu le fais exprès ?

FRANK. — Qu'est-ce que je fais exprès ?

LOTTE. — Avant-hier tu es entré dans le petit café, au coin de la rue...

FRANK. — J'avais cinq minutes à attendre le tram...

LOTTE. — Tu sais fort bien quelle sorte de gens s'y réunissent... Ceux-là nous haïssent... Ils sont pauvres... Tu l'as fait exprès de payer avec un de ces gros billets dont, depuis quelques jours, tu as les poches pleines, et tu as refusé de prendre la monnaie...

FRANK, *gêné.* — Comment le sais-tu ?

LOTTE. — On m'a rapporté le billet... Ils n'en veulent pas... Ecoute-moi, Frank.

FRANK. — Je vais prendre mon bain.

LOTTE. — Avoue que tu le fais exprès. Un jour ou l'autre, si tu continues, ils te descendront au coin d'une rue. Tu ne serais pas le premier. Et si tu y échappes maintenant, ils t'auront après la guerre... Rien que la carte que tu m'as montrée... Je parie que tu la montres à tout le monde, comme tu montres ton argent... Dis-moi... Regarde-moi... Regarde-moi un instant dans les yeux... C'est à cause d'elle ?

FRANK. — Même pas.

LOTTE. — A cause de moi ?

FRANK, *courte hésitation.* — Non plus.

LOTTE. — Tu sais que je n'ai vécu que pour toi.

FRANK. — Oui.

LOTTE. — Tu le comprends fort bien ? Alors fais-moi la grâce de m'écouter. Je ne veux pas te faire de reproches. Je ne t'en ai jamais fait. Suis maintenant mon conseil. Crois-moi, il vaut mieux que tu ne te montres pas dehors aujourd'hui, ni peut-être pendant quelques jours. Tu as entendu ce que Bertha a dit en rentrant. *(Elle sent qu'il ne l'écoute pas.)* A quoi penses-tu ? C'est elle qui te tracasse ? Son père la soigne. Le docteur vient deux fois par jour avec son infirmière. Les locataires se sont cotisés pour leur porter un peu de charbon. Pour le moment, tout le monde s'en occupe, mais quand elle sera rétablie, les gens n'y penseront plus. Même si c'est une pneumonie comme on le raconte, cela ne dure guère que trois semaines. Ce n'est pas de cela que tu dois te tracasser. Ecoute-moi sérieusement, pour une fois. Je suis ta mère.

FRANK. — Parbleu !

LOTTE. — Ce soir ou cette nuit, puisque tu as un papier qui te permet de circuler comme tu le veux, tu devrais partir, passer quelques jours ailleurs que dans le quartier. Je peux te trouver une chambre tranquille. Il y en a une à ma disposition chez la seule amie qui me reste, et elle ne demandera pas mieux que de te recevoir. J'irai te voir, te soigner. Tu as besoin de repos.

FRANK. — Non.

LOTTE. — Tu n'en as jamais fait qu'à ta tête.

FRANK. — Oui... Je vais prendre mon bain.

Il sort.

SCÈNE III

LOTTE, MINNA, puis LE COMMISSAIRE, puis FRANK

Lotte commence machinalement à desservir la table. Minna entre par la porte par laquelle Frank est sorti. Elle porte une robe assez gentille, très jeune fille. Les deux femmes se regardent, hésitantes. Minna aide Lotte.

LOTTE. — Il ne t'a rien dit, à toi ? *(Minna fait signe que non.)* Cette nuit ?...

MINNA. — Il est passé par ma chambre, en rentrant. Il avait bu.

LOTTE. — Depuis quelques jours il n'arrête pas de boire.

MINNA. — Il s'est couché à côté de moi, mais il ne voulait rien faire. A un moment donné il m'a demandé tout bas : « Tu n'as pas peur ? »

LOTTE, *feignant de ne pas comprendre.* — Peur de quoi ?

MINNA. — Vous le savez bien.

LOTTE. — Et tu n'avais pas peur ?

MINNA. — Cela m'est égal ce qu'il fait et ce qu'il peut avoir dans la poche de son pardessus. Il a répété sa question plusieurs fois. Il me caressait en pensant à autre chose. Puis j'ai senti qu'il pleurait.

LOTTE. — Tu es sûre ?

MINNA. — Certaine. J'ai voulu lui entourer la tête de mon bras, et il s'est levé, furieux, pour venir se coucher ici.

LOTTE. — Il le fait exprès.

MINNA. — Quoi ?

LOTTE. — On dirait qu'il a envie que tout casse... Et alors, nous en pâtirions tous... Je me demande si je ne ferais pas mieux de fermer la maison... Ton ventre ?...

MINNA. — Cela va mieux.

LOTTE. — Je t'assure que je ne suis pas une mauvaise femme... Et pourtant, c'est sur moi que tout retombera... Tu n'aimerais pas mieux retourner chez tes parents ?

MINNA. — Mon père me tuerait.

LOTTE. — On croit ça. Est-ce que M. Holst a tué Sissy ? Hier, par la fenêtre, je l'ai vu qui allait chercher des médicaments. Frank est passé près de lui. Il l'a probablement fait exprès. Il le regardait dans les yeux. M. Holst n'a rien dit, n'a pas bronché.

MINNA. — Je ne suis pas Sissy.

LOTTE, *se levant vivement en entendant des pas dans le corridor.* — Quelqu'un... Ce n'est pas un client... Il ne viendrait pas par cette porte... *(Elle s'arrange un peu.)* Laisse-moi...

On frappe. Minna sort. Entre un homme d'âge moyen, très calme, austère d'aspect. Il est sévère, mais sans rien de menaçant.

LE COMMISSAIRE. — Bonjour, Lotte.

LOTTE. — Bonjour, monsieur le commissaire... Entrez... Asseyez-vous... Il y a longtemps que vous ne soyez venu... Vous ne voulez pas retirer vos caoutchoucs ?

LE COMMISSAIRE. — Merci. Je suis simplement entré en passant.

LOTTE. — Un petit verre ?

LE COMMISSAIRE, *acceptant tacitement.* — Le temps s'est radouci. Dans un jour ou deux, le temps s'éclaircira.

LOTTE, *pour parler.* — Et alors, toujours beaucoup de travail ?

LE COMMISSAIRE. — Ces messieurs n'arrêtent pas de nous en donner, mais ils se plaignent que nous n'y apportions pas assez de zèle. Il est vrai que, souvent, quand nous arrêtons quelqu'un, ils nous obligent de le relâcher, sans explication. Vous comprenez cela ?

LOTTE. — Je comprends ce que vous voulez dire.

LE COMMISSAIRE. — Voilà des mois, par exemple, que nous aurions dû fermer la boîte de Timo... *(Il regarde innocemment autour de lui.)* D'autres endroits aussi, qui ne sont pas tout à fait en règle avec la loi... Mais on ne sait jamais au juste ce que veulent ces messieurs. Ils ont leurs raisons qui ne nous regardent pas... Peut-être en savent-ils plus qu'ils ne veulent bien le laisser voir...

LOTTE, *effrayée.* — Vous croyez ?

LE COMMISSAIRE. — Ils arrêtent certaines gens, et ils en laissent d'autres en liberté sans raison apparente... Au fait, Lotte, il y a combien de temps que nous nous connaissons ?

LOTTE. — Frank a maintenant vingt ans... Cela fait...

LE COMMISSAIRE, *coupant court.* — Cela fait un bon bout de temps.

LOTTE. — Un autre verre ?

LE COMMISSAIRE. — Frank est à la maison ?

LOTTE. — Il est en train de prendre son bain.

LE COMMISSAIRE. — A cette heure-ci ? C'est vrai qu'il a l'habitude de rentrer tard... Il devrait pourtant se rendre compte que les rues ne sont pas sûres la nuit... *(Il voit bouger la porte et continue comme si de rien n'était.)* Même dans le quartier, qui est généralement tranquille, il se passe des choses... Il s'en passe un peu partout... Il s'en passe à la campagne... Vous lisez les journaux, Lotte ? *(La porte s'ouvre tout à fait, et Frank paraît, habillé, les cheveux encore humides. Il a pour le commissaire un regard méfiant et agressif.)* Bonjour, Frank. J'étais loin de penser vous trouver ici.

FRANK. — Pourquoi ?

LE COMMISSAIRE. — On m'avait dit que vous étiez hors ville.

FRANK. — Moi ?

LE COMMISSAIRE. — Les gens parlent beaucoup, vous savez. Nous sommes obligés de les écouter, parce que c'est notre métier. Heureusement que nous n'écoutons que d'une oreille, car nous finirions par arrêter tout le monde.

FRANK. — C'est dommage.

LE COMMISSAIRE. — Qu'est-ce qui est dommage ?

FRANK. — Que vous n'écoutiez que d'une oreille.

LE COMMISSAIRE. — Parce que vous aimeriez être arrêté ?

FRANK. — Surtout par vous.

LOTTE. — Frank ! Tu sais bien qu'on ne peut pas t'arrêter... *(Etonnement du Commissaire. Elle joue le tout pour le tout.)* Avec le papier que tu as...

FRANK. — Justement.

LOTTE. — Que veux-tu dire ?

FRANK. — Rien d'autre que ce que j'ai dit. *(Il se sert à boire et tend son verre vers le Commissaire.)* A votre santé, monsieur.

LE COMMISSAIRE. — J'ai vraiment cru que vous étiez à la campagne.

FRANK. — Je n'ai jamais eu l'intention d'y aller.

LE COMMISSAIRE. — C'est dommage. Votre mère, Frank, est une bonne femme, au fond.

FRANK. — C'est votre avis ?

LE COMMISSAIRE. — Je sais ce que je dis. Votre mère est une excellente femme, et vous auriez tort d'en douter.

FRANK. — Je doute de tellement de choses, voyez-vous !

LE COMMISSAIRE. — Vous avez quel âge, mon garçon ?

FRANK. — Bien que j'espère ne pas être votre garçon, je vous répondrai que j'ai bientôt vingt ans, un âge dont on parle beaucoup dans les livres. Permettez-moi de vous poser une question à mon tour. Vous êtes commissaire de police, si je ne me trompe ?

LE COMMISSAIRE. — Commissaire divisionnaire, pour être précis.

FRANK. — Depuis combien d'années appartenez-vous à la police ?

LE COMMISSAIRE. — Vingt-huit ans en février prochain.

FRANK. — Je pourrais être votre fils, en effet. Je vous dois le respect. Vingt-huit ans à faire le même métier, c'est long, monsieur Hamling. *(Il remplit les verres, en tend un au Commissaire.)* A votre santé.

LE COMMISSAIRE. — A la vôtre, jeune homme.

FRANK. — A vos vingt-huit ans de bons et loyaux services !

LE COMMISSAIRE, *sans avoir l'air de remarquer l'ironie de Frank, vide son verre, se lève, prend son chapeau.* — Ma chère Lotte, il est temps que je parte, car des tas de gens m'attendent dans mon bureau... *(Fausse sortie.)* Au fait, avant-hier, on a arrêté quelqu'un dans cette maison, un violoniste, je crois... Mais, croyez-moi, on ne sait jamais quelle idée ces messieurs ont derrière la tête... Cela ne m'étonnerait pas si vous aperceviez par la fenêtre deux personages en civil qui ont l'air de ne savoir que faire... Je ne les connais pas... Ils ne sont pas de chez nous... Peut-être l'immeuble a-t-il une sortie par derrière ? Cela arrive... arrive aussi que les étrangers n'y pensent pas... la campagne, la neige est moins sale qu'ici... Bo soir, Lotte...

Il sort. Lotte se précipite à la fenêtre. Fra ne bronche pas. Puis Lotte passe dans chambre voisine, revient avec le pardess de Frank, retire des poches des liasses billets et un revolver, ouvre le couvercle poêle pour y jeter les billets. Frank s'avan et les lui reprend.

LOTTE. — Hamling a dit la vérité... Ils sont là Sur le trottoir d'en face... Ils t'attendent... *(Fra passe tranquillement son pardessus, remet revolver et les billets dans sa poche.)* Tu es fou ! Frank !... *(Son chapeau sur la tête, il marche v la porte.)* Par pitié !... *(Appelant :)* Minna. Minna... Dis-lui que... *(Minna paraît, mais Fra est déjà sorti et a refermé la porte.)* ... Il y a deu hommes qui l'attendent sur le trottoir d'en face Ils vont l'arrêter...

Elle regarde dehors, les mains crispées a rideaux. Minna regarde aussi. Bertha ent dans la pièce, un balai à la main.

BERTHA. — Qu'est-ce qui se passe encore ?

LOTTE, *se raccrochant à l'épaule de Minna, q fait signe à Bertha de se taire.* — ... Ils l parlent... *(Elle n'ose plus regarder. A Minna* Qu'est-ce qu'ils font ?

MINNA. — Celui qui a des moustaches a p quelque chose dans la poche de Frank et l'a m dans la sienne... Frank allume une cigarette... I marchent tous les trois vers le coin de la rue.

LOTTE. — Qu'est-ce qu'ils font ?

MINNA. — Ils attendent, devant le petit café *(Un temps.)* Ils montent sur la plate-forme tram... *(Un temps.)* Le tram part... On ne les v plus...

RIDEAU

ACTE III

A L'ÉCOLE

Une école neuve, dans un quartier neuf, pour petites gens, en bordure de la ville. L'école a été transformée par les occupants en prison supplémentaire. Un petit bâtiment, dans la cour, qui était autrefois le bureau du proviseur, est devenu le bureau du Vieux Monsieur, et c'est là que se déroulent les interrogatoires.

La scène représente une pièce très simple, aux murs d'un blanc cru. Un bureau en bois très clair. Panier à papier. Coffre-fort. Classeur métallique. Un banc d'école le long du mur. Une seule porte qui donne sur une antichambre. Une ou deux fenêtres. On ne doit rien voir que du blanc neigeux par les fenêtres. Au maximum, la silhouette noire d'un arbre maigre.

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, le Vieux Monsieur est assis à son bureau. Il n'a pas l'air d'un chef, mais d'un petit fonctionnaire qui attend avec une certaine impatience l'heure de son déjeuner. Il ne porte pas d'uniforme. Il est habillé de noir, veston trop juste, col trop haut, cravate mal nouée, et il paraît engoncé dans ses vêtements. Des lunettes à verres épais comme des loupes. Il roule ses cigarettes avec du tabac qu'il prend dans une boîte en fer. Il donne l'impression d'être très peu soigné. Frank entre, précédé par un soldat, revolver au poing, suivi par un autre soldat, revolver au poing, qui referme la porte. Le premier soldat désigne à Frank le banc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, DEUX SOLDATS, puis LE COMMANDANT

PREMIER SOLDAT. — Là ! *(Frank porte son pardessus fripé. Pas de cravate, pas de lacets à ses chaussures. On voit qu'il a dormi tout habillé. Il est amaigri, fiévreux, il cherche à comprendre avec une certaine anxiété et il a hâte de s'expliquer. Au lieu de s'asseoir il se dirige vers le Vieux Monsieur, qui ne lève même pas la tête et qui écrit sur des bouts de papier. Le Soldat lui barre le passage.)* J'ai dit : là !

FRANK, *s'asseyant, se soulevant, se rasseyant, s'adresse quand même au Vieux Monsieur.* — J'espère que l'on va enfin me questionner. Voilà trois semaines que je suis ici et qu'on ne me donne pas une occasion de m'expliquer... *(Le Vieux Monsieur reste imperturbable. Le Soldat, qui manifeste pour celui-ci un respect craintif, fait signe à Frank de se taire. L'autre soldat reste en faction devant la porte. Après un temps, le Vieux Monsieur tire une grosse montre en argent de la poche de son gilet, la remonte avec soin, se lève. Frank se lève aussi.)* Je suppose...

Le Vieux Monsieur, qui l'ignore toujours, se dirige vers le coffre-fort, l'ouvre avec une clef pendue à sa chaîne de montre, en retire une sorte de mouchoir qui contient différents objets, les pose sur le bureau et referme le coffre-fort. Il regarde à nouveau sa montre, en homme habitué à la ponctualité, mais sans impatience. On entend un bruit de moteur, le claquement d'une portière, des pas dans la neige. Quelqu'un traverse l'antichambre. Les deux soldats claquent les talons. Le Commandant entre, et le Vieux Monsieur, après l'avoir salué sans un mot, prend quelques papiers sur son bureau et sort. Le Commandant est un homme grisonnant, très soigné, bon vivant. Il est séduisant quand il veut. Bottes magnifiques. Uniforme de drap fin. Il frotte l'une contre l'autre ses mains soignées, retire son manteau, sa casquette, jette parfois un coup d'œil à Frank, qui a voulu se lever, mais que le premier soldat a fait se rasseoir. Le Commandant prend son temps, se chauffe les mains au poêle, allume un cigare, déboutonne le haut de sa tunique pour être plus à son aise. Il s'est levé de bonne humeur et va commencer un travail qui lui plaît. D'un signe il ordonne aux deux soldats de sortir et referme la porte derrière eux. Il examine enfin Frank avec une sympathie teintée d'ironie un peu protectrice.

LE COMMANDANT, *toujours debout.* — Friedmaier, n'est-ce pas ?

FRANK. — C'est mon nom.

LE COMMANDANT, *s'assied au bureau, jette un coup d'œil sur un papier qui a été préparé pour lui.* — Assieds-toi, Friedmaier.

Frank, malgré son impatience, s'assied, cependant que le commandant ouvre le mouchoir dont il retire, dans l'ordre, les objets sui-

vants : un revolver, auquel il ne prête pas attention et qu'il pose sur un coin du bureau ; un étui à cigares qu'il ouvre, dont il retire un des cigares. Il le renifle, paraît en apprécier la qualité et, au moment de le poser près du revolver, se ravise, se lève, tend le cigare à Frank.

FRANK, *refusant.* — Merci... Il faut que je vous explique...

LE COMMANDANT. — Tu expliqueras tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Debout, il sort encore du mouchoir un trousseau de clefs, un briquet, un canif, enfin un portefeuille dont il extrait la carte rouge qui ne paraît pas l'impressionner.

FRANK. — Vous savez ce que signifie cette carte ?

Le Commandant la déchire et va la jeter dans le poêle, revient au bureau, tire du mouchoir une liasse de billets de banque qu'il examine longuement, va enfin se camper le dos au poêle.

LE COMMANDANT. — Tu sais où tu es, ici ?

FRANK. — Dans une école.

LE COMMANDANT, *amusé.* — C'est ça ! Dans une école ! Dans une drôle d'école, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une prison. C'est une école. Et qu'est-ce que tu as remarqué dans cette école ?

FRANK, *dérouté, cherchant à comprendre et à tenir tête.* — On m'a enfermé tout seul dans une classe.

LE COMMANDANT. — Voilà ! Tu es un garçon intelligent. Tu as compris tout de suite. On t'a donné une classe pour toi tout seul. Et c'était, avant, une classe d'au moins cinquante élèves. Voilà ! Tout seul ! Et qu'est-ce qu'il y a dans les autres classes ?

FRANK. — Des prisonniers.

LE COMMANDANT. — Beaucoup de prisonniers ?

FRANK. — D'après les voix, j'en ai compté au moins quinze dans la classe voisine.

LE COMMANDANT. — Voilà ! Au moins quinze dans une classe, et toi, tu es tout seul. Et il y a une prison dans la ville, une très grande prison, avec de vrais cachots et des barreaux.

FRANK. — Je suppose qu'elle est pleine.

LE COMMANDANT. — Peut-être qu'elle est pleine, mais on trouve toujours une petite place pour un seul homme. Or on ne t'a pas conduit dans la prison. Voilà ! *(Frank, de sa place, regarde quelque chose par la fenêtre et paraît ne plus écouter. Le Commandant suit son regard.)* C'est une femme, n'est-ce pas ? Une femme qui met du linge sécher à sa fenêtre, là-haut, au troisième étage. Dans une vraie prison, on ne peut pas voir des femmes qui se penchent à la fenêtre. Et tu n'es pas dans une vraie prison. La femme a un bébé, car on reconnaît des langes qui sèchent. Peut-être qu'elle a aussi un mari, un mari qui rentre chaque soir et qui part le matin en emportant son déjeuner dans une boîte en fer. Est-ce qu'elle a un mari, Friedmaier ?

FRANK, *à regret.* — Oui.

LE COMMANDANT. — Tu les vois, de ta classe ? Est-ce que, le soir, on voit des ombres qui se rapprochent derrière le store ? *(Frank fait signe que oui.)* Peut-être qu'un jour le mari sera arrêté aussi. Les hommes ne sont jamais sûrs de ne pas être arrêtés. *(Il va et vient, fume son cigare avec plaisir, se campe de nouveau le dos au poêle.)* Tu as compté les jours, Friedmaier ?

FRANK. — Vingt-sept.

LE COMMANDANT. — Comment les as-tu comptés ?

FRANK. — En traçant des barres à la craie sur le tableau noir.

LE COMMANDANT. — Comme un écolier, n'est-ce pas ? Tu es encore un écolier. Et pendant vingt-sept jours tu as eu envie de parler à quelqu'un, de me parler. *(Il prend un temps, s'arrête en face de Frank et lui souffle au visage la fumée de son cigare. Son ton devient soudain plus cassant.)* Pour me dire quoi ?

FRANK. — Je ne sais pas ce qu'on me reproche.

LE COMMANDANT. — Tu ne sais pas ce qu'on te reproche, n'est-ce pas ? Et voilà vingt-sept jours et vingt-sept nuits que tu te poses la question... *(Comme pensant à autre chose :)* On t'a battu ?

FRANK. — Pas moi.

LE COMMANDANT. — On en a battu d'autres ? *(Frank fait signe que oui.)* Tu les as vus ?

FRANK. — Je les ai entendus.

LE COMMANDANT. — Et qu'est-ce qu'on leur a encore fait ?

FRANK. — On en a fusillé. On en fusille presque tous les matins.

LE COMMANDANT. — Combien en a-t-on fusillé ?

FRANK. — J'en ai compté vingt-cinq qui sont passés devant ma fenêtre juste avant le lever du jour.

LE COMMANDANT. — Cela se passe toujours au lever du jour. Il fait gris. Il fait froid. Ils marchent en rang. Qu'est-ce qu'ils faisaient en marchant ?

FRANK. — Ils relevaient le col de leur veston.

LE COMMANDANT. — Tous ?

FRANK. — Tous.

LE COMMANDANT. — Parce qu'ils avaient froid en dedans. Et qu'est-ce qu'ils faisaient encore ? Ils chantaient ?

FRANK. — Il y en avait qui chantaient, d'autres qui hurlaient.

LE COMMANDANT. — C'est la même chose. Ils hurlaient ou ils chantaient. Voilà. Et aucun de ceux-là n'est passé en jugement. Ceux de la vraie prison, qui est en ville, passent en jugement, parce qu'ils ont fait des choses qu'on peut juger. Ici, il n'y a que le Vieux Monsieur qui décide, tout seul, sans rendre de comptes à personne. Comme le proviseur d'une école, n'est-ce pas ? Il a vraiment l'air du proviseur d'une école. Tu ne le connais pas encore. Il ne t'a pas encore parlé. Peut-être qu'il ne te parlera jamais. Il vaut mieux qu'il ne te parle jamais, qu'il ne s'occupe pas de toi. C'est pour cela que je suis venu.

FRANK, *amer et lucide.* — Après m'avoir fait attendre vingt-huit jours pour me rendre plus souple.

LE COMMANDANT, *admettant.* — Voilà. Il faut

oujours laisser aux gens le temps de réfléchir. On réfléchit très bien quand on est tout seul. Maintenant, je suis venu. *(Changeant de ton :)* Alors, mon ami, qu'est-ce qu'on raconte ?

FRANK. — Je ne demande qu'à répondre à vos questions.

LE COMMANDANT. — Voilà ! A quelles questions, n'est-ce pas ? Je parie que tu ne le sais pas.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — Tu ne sais pas ce que tu as fait ?

FRANK. — Je ne sais pas ce qu'on me reproche.

LE COMMANDANT. — Voilà ! Voilà ! Et tu voudrais bien savoir ce que nous voulons savoir ! C'est bien cela ?

FRANK. — C'est bien cela.

LE COMMANDANT. — Parce que, peut-être, tu sais encore d'autres choses ?

FRANK. — Je ne sais rien.

LE COMMANDANT. — Rien du tout ! Tu ne sais rien du tout ! C'est pourtant dans tes poches qu'on a trouvé ceci ? *(Il exhibe la liasse de billets de billets de banque.)* Et ce n'est rien, n'est-ce pas ?

FRANK. — C'est de l'argent.

LE COMMANDANT. — C'est de l'argent, oui. Beaucoup d'argent.

FRANK. — Je l'ai gagné.

LE COMMANDANT. — Tu l'as gagné, voilà ! Quand on gagne de l'argent, il y a toujours quelqu'un, ou une banque, qui vous le remet. C'est exact, non ? Et moi, je veux savoir, simplement, qui t'a remis cet argent-là. C'est facile. Tu n'as qu'à me dire le nom. Voilà ! *(Un assez long silence.)* Il n'y a qu'à me dire le nom.

FRANK. — Je ne le sais pas.

LE COMMANDANT. — Tu ne sais pas qui t'a remis tout cet argent ?

FRANK. — J'en ai certainement reçu de plusieurs côtés.

LE COMMANDANT, *ironique.* — N'est-ce pas ?

FRANK. — Je fais du commerce.

LE COMMANDANT. — N'est-ce pas !

FRANK. — On touche ici et là. On échange des billets. On ne prend pas note des gens qui...

LE COMMANDANT, *soudain sec, furieux, tapant d'une règle sur le bureau.* — Non ! *(Il saisit l'un des billets, marche vers Frank qu'il force à se lever. Sa voix, encore que sourde, est devenue menaçante.)* C'est n'importe quel argent, n'est-ce pas ? De l'argent qu'on touche ici et là et qu'on fourre dans ses poches sans se donner la peine de le regarder ?

FRANK, *effrayé de cet emportement.* — Oui.

LE COMMANDANT. — Non ! *(La main sur l'épaule de Frank, il attire celui-ci vers la fenêtre et Frank lève machinalement la tête vers la fenêtre qu'il regardait tout à l'heure.)* Il ne s'agit pas du linge qui sèche ni de la femme qui est en train de repasser... Regarde bien ceci, Friedmaier... *(Il tend un des billets contre la vitre.)* ... et dis-moi si c'est n'importe quel argent... Approche le visage... N'aie pas peur...

FRANK. — Je n'ai pas peur.

LE COMMANDANT. — Tu n'as pas peur, mais tu trembles. Regarde bien. Dans le coin gauche. De tout petits trous, comme on en ferait avec une épingle. Six petits trous. Voilà ! Et les petits trous forment un dessin. Et il y a les mêmes petits trous dans tous les billets qui se trouvaient dans ta poche et dans ceux que tu as dépensés.

FRANK, *stupéfait, comprenant que ce détail est d'une importance capitale.* — Je ne savais pas.

LE COMMANDANT. — Tu ne savais pas, n'est-ce pas ?

FRANK. — Non. Je vous jure que je ne savais pas !

LE COMMANDANT, *revenant vers le bureau.* — Mais moi, je sais.

FRANK. — Qu'est-ce que ces petits trous signifient ?

LE COMMANDANT. — Moi, je sais. Et c'est pourquoi il est indispensable que tu me dises où tu as eu ces billets.

FRANK. — Je l'ignore.

LE COMMANDANT. — Non.

FRANK. — Je vous donne ma parole...

LE COMMANDANT. — Les billets ont été volés.

FRANK. — Pas par moi.

LE COMMANDANT. — Pas par toi, non. *(Frank ne comprend plus. Comme il regarde machinalement vers la femme à la fenêtre, le commandant essaie à nouveau de le tenter.)* Il y a beaucoup d'autres fenêtres dans la ville, et d'autres femmes qui mettent du linge à sécher, et des hommes qui rentrent le soir chez eux pour manger la soupe... Dans cette école-ci, il y a un vieux monsieur qui juge, qui juge tout seul, qui est le seul maître du destin de ceux qui attendent dans les classes... Si je te donne au Vieux Monsieur, Friedmaier, personne ne pourra te reprendre, pas même moi... Pour toi, il n'y aura jamais plus de ville, plus de rues, de trams, de vitrines, plus de fenêtres avec des femmes derrière, plus de femmes, plus de petites filles et de cinéma... Cela durera peut-être deux jours ou six mois, peut-être une heure ou un an... Tu entends, Friedmaier ?

FRANK, *envoûté.* — J'entends.

LE COMMANDANT. — Cela finit toujours de la même manière, parce que cela ne peut plus finir autrement... Tu as entendu comment cela finissait... C'est une drôle d'école... *(Il tripote les billets.)* Il faudra bien que tu parles, parce que, moi, je sais où ces billets ont été volés... *(Lentement :)* Ils ont été volés dans le coffre-fort de mon bureau, auquel n'ont accès que quelques officiers du haut état-major...

FRANK, *réalisant que la situation est désespérée, du bout des lèvres, comme sans savoir ce qu'il dit.* — Je regrette...

LE COMMANDANT. — Tu regrettes ce que tu as fait, n'est-ce pas ?

FRANK, *froid, décidé.* — Je regrette, tout court.

LE COMMANDANT. — Qu'est-ce que tu regrettes ?

FRANK. — Je regrette, pour vous, de n'avoir rien à dire.

LE COMMANDANT. — Et moi, je vais te dire ce que tu regrettes : tu regrettes de n'avoir pas su à temps que nous faisions des petits trous dans les billets. N'est-ce pas ?

FRANK. — Je ne sais pas.

LE COMMANDANT. — Tu regrettes d'avoir montré cet argent à tout le monde ?

FRANK. — Je ne sais pas.

LE COMMANDANT. — Et maintenant tu regrettes d'en savoir trop. Voilà ! Tu regrettes d'en savoir trop, Friedmaier. Tout à l'heure, tu regretteras de n'avoir pas parlé. *(Le Commandant va et vient, incapable de se calmer. Frank, hermétique, regarde la fenêtre. Un assez long silence.)* Tu te souviens maintenant, je parie. Tu vas te souvenir.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — Mais si, Je suis sûr que tu vas te souvenir.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — Mais si. *(S'efforçant de sourire, comme en plaisantant :)* Un gros tas de billets comme ça !... *(Devenant féroce.)* Tu te souviens, Friedmaier.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — A ton âge, on finit toujours par se souvenir.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — Friedmaier, tu es une crapule.

FRANK. — Je sais.

LE COMMANDANT. — Friedmaier, tu vas me parler.

FRANK. — Non.

LE COMMANDANT. — Friedmaier... *(Sa colère monte sans cesse ; il ne se contrôle plus. La règle à la main, il s'est approché de Frank et lui parle presque visage à visage. A chaque mot, Frank fait signe que non.)* Friedmaier... Friedmaier... *(Le Commandant, perdant tout contrôle de lui-même, cingle le visage de Frank d'un coup de règle et Frank ne bronche pas, reste immobile, sans porter la main à sa figure. Aussitôt le Commandant se ressaisit, comme stupéfait de son geste. Il va reposer la règle sur le bureau, fait quelques pas en silence. Puis, un peu honteux, il reboutonne son uniforme, endosse son manteau, met sa casquette. Presque bas :)* Je ne reviendrai pas. Je te donne au Vieux Monsieur.

Il ouvre la porte, fait signe aux soldats de rentrer. Quand ils sont là, il sort. Après un temps, le Vieux Monsieur rentre, va s'asseoir à son bureau, toujours sans regarder Frank, range avec soin les objets épars. Quand il lève les yeux, il voit que Frank regarde fixement par la fenêtre, regarde à son tour dans la même direction, paraît comprendre, mais ne manifeste aucun sentiment.

SCÈNE III

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, LES DEUX SOLDATS

LE VIEUX MONSIEUR. — Asseyez-vous. *(Un Soldat reste debout près de Frank, l'autre à la porte, tous deux revolver au poing, indifférents. C'est la routine qui reprend. Comme Frank veut s'asseoir sur le banc, le Vieux Monsieur, qui se plongeait déjà dans un dossier, l'arrête, lui désigne un tabouret sans dossier qui se trouve près du bureau.)* Pas là... Ici... *(Frank s'assied. Le Vieux Monsieur tourne des feuillets et récite d'une voix monotone, mais très coupante.)* ... Vous vous appelez Frank Friedmaier, fils de Lotte Friedmaier, prostituée, et vous avez vingt ans...

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le décor est exactement le même qu'au tableau précédent, les personnages à la même place, mais du soleil pénètre par la fenêtre, qui peut être ouverte. Frank ne porte pas son poil de chameau, mais un veston fripé, encore que bien coupé. Par terre il y a un colis ouvert dont on ne voit pas le contenu. Frank est beaucoup plus calme qu'au tableau précédent. Sa tension nerveuse a disparu. Il est très détaché de tout, parfois las, mais sans amertume. Il continue à regarder souvent vers la fenêtre invisible dont il a été question au tableau précédent, et on sent qu'il cherche une image familière et douce. Sur le bureau, un tas de petits papiers avec des notes griffonnées par le Vieux Monsieur. Pendant l'interrogatoire, celui-ci en prend parfois un, comme au hasard, y jette un coup d'œil, pose ses questions, d'une voix toujours égale, tantôt en essuyant ses verres, tantôt en roulant une cigarette.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEUX MONSIEUR, FRANK

LE VIEUX MONSIEUR. — Votre mère a envoyé un nouveau colis : des sardines, du saucisson, du savon et des chaussettes neuves. Peut-être vous le donnerai-je tout à l'heure.

FRANK. — Je vous remercie.

LE VIEUX MONSIEUR, *hésitant, comme pour savoir sur quel point il va faire porter son interrogatoire, pique un des petits papiers, y jette un coup d'œil.* — Vous connaissez un certain Fred Kromer ?

FRANK. — C'est la dix-neuvième fois que vous me le demandez et vous m'avez fait descendre cinq fois, sans pardessus, au milieu de la nuit, pour me poser cette question-là.

LE VIEUX MONSIEUR, *comme s'il n'avait pas entendu.* — Vous n'avez jamais rencontré personne de ce nom ?

FRANK. — Je ne m'en souviens pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — Il fréquente pourtant les mêmes endroits que vous, les mêmes restaurants, les mêmes bars.

FRANK. — C'est possible.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous êtes sûr que vous n'avez jamais bu le champagne avec lui chez Timo ?

FRANK. — Il y a tant de gens avec qui il m'est arrivé de boire chez Timo.

LE VIEUX MONSIEUR. — Y compris un certain adjudant qui est mort et dont voici le revolver.

FRANK. — Sur ce point-là aussi, vous m'avez déjà questionné.

LE VIEUX MONSIEUR. — Sur beaucoup de points. Vous aimez faire du canot à la campagne ?

FRANK. — Je ne sais pas ce que voulez dire.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous n'avez jamais fait de canot avec des amis et des amies ?

FRANK. — Je ne m'en souviens pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — Voici pourtant une photographie où l'on vous reconnaît parfaitement. Peut-être reconnaîtrez-vous aussi votre ami en manches de chemise, qui est occupé à embrasser une demoiselle ? *(Un temps.)* La demoiselle s'appelle Lili, et son père distribue les tickets de charbon à la mairie... Le jeune homme qui l'embrasse s'appelle Kromer... *(Frank ne bronche pas. Sans insister, le Vieux Monsieur pique un autre bout de papier.)* ... Parlons de votre amie Bertha...

FRANK. — Je vous ai déjà déclaré que ce n'est pas mon amie.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle n'est plus, puisqu'elle a quitté votre mère le jour même de votre arrestation. Je me demande pourquoi ce jour-là on a entendu de tels éclats de voix dans votre logement que les locataires s'en sont alarmés.

FRANK. — Je n'y étais pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous couchiez avec Bertha, n'est-ce pas ?

FRANK. — Cela m'est arrivé.

LE VIEUX MONSIEUR. — Souvent ?

FRANK. — Une fois, deux fois, trois fois par semaine. Cela dépendait.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous l'aimiez ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Mais vous couchiez avec elle ?

FRANK. — A l'occasion.

LE VIEUX MONSIEUR. — Et vous lui parliez ? *(Frank fait signe que non.)* Vous couchiez avec elle et vous ne lui parliez pas ?

FRANK. — Mettons que je prononçais le minimum de mots.

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est-à-dire ?

FRANK. — Je ne sais pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — Il ne vous arrivait pas de lui parler de ce que vous aviez fait pendant la journée ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ni de lui demander à elle, ce qu'elle avait fait ?

FRANK. — Encore moins.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous ne lui parliez pas des hommes qui couchaient avec elle ?

FRANK. — Je n'étais pas jaloux.

LE VIEUX MONSIEUR. — Votre mère recevait des officiers, des fonctionnaires.

FRANK. — C'est possible.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous vous trouviez souvent dans l'appartement pendant ces visites ?

FRANK. — Cela a dû arriver.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous êtes jeune, curieux.

FRANK. — Je suis jeune, mais je ne suis pas curieux, et, en tout cas, je ne suis pas vicieux.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous avez des amis, des relations. C'est très intéressant de savoir ce que font et ce que disent les officiers.

FRANK. — Pas pour moi. *(Il répond machinalement, l'esprit ailleurs, car il regarde encore une fois par la fenêtre. Le Vieux Monsieur suit son regard et Frank en profite pour questionner.)* Pourquoi avez-vous arrêté le mari de cette femme ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous l'avez vu ? *(Signe affirmatif de Frank.)* Peut-être qu'un jour on arrêtera la femme aussi.

FRANK. — Ils ont un bébé.

LE VIEUX MONSIEUR. — Il y a beaucoup de gens qui ont des bébés. Votre mère a eu un bébé, jadis. Bertha aurait pu avoir un bébé, et même un bébé de vous. Anna Lœb aussi. *(Il a pris un autre bout de papier.)* Vous connaissez Anna Lœb ?

FRANK. — Vous m'en avez parlé à trois heures du matin au lieu de me laisser dormir, et je vous ai répondu que je ne connais que la bière Lœb, pour laquelle on fait de la réclame sur les murs et même dans les trams.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous demande si vous connaissez Anna Lœb.

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Pourtant elle a été une des pensionnaires de votre mère. Vous l'appeliez Annie, si je ne me trompe.

FRANK. — Vous avez peut-être raison. Je ne sais pas. La plupart du temps nous ignorons leur nom de famille.

LE VIEUX MONSIEUR, *lui montrant une photographie.* — Vous la reconnaissez ?

FRANK. — Je n'en suis pas sûr.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle a déclaré qu'elle avait couché avec vous.

FRANK. — C'est possible.

LE VIEUX MONSIEUR. — Combien de fois ?

FRANK. — Je n'ai pas compté.

LE VIEUX MONSIEUR. — Pourquoi l'avez-vous emmenée chez votre mère ?

FRANK. — Je ne l'ai pas emmenée chez ma mère.

LE VIEUX MONSIEUR. — Alors qui l'a emmenée ? Voulez-vous dire qu'elle s'est présentée de son propre chef ?

FRANK. — Cela n'aurait rien d'incroyable... Est-ce vraiment utile de continuer ?

LE VIEUX MONSIEUR. — De continuer à parler d'elle ?

FRANK. — D'elle et de tout. Voilà au moins sept semaines que vous m'interrogez une fois par jour, souvent deux ou trois fois, et que vous me faites réveiller au milieu de la nuit. Or c'est toujours pour me poser des questions identiques.

LE VIEUX MONSIEUR, *comme s'il n'avait pas entendu.* — Si Anna Lœb s'est présentée chez vous, c'est qu'elle connaissait l'adresse de votre mère et qu'elle savait y trouver un refuge.

FRANK. — Un refuge ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous prétendez que vous ignorez le passé d'Anna Lœb ?

FRANK. — Je ne connaissais que son prénom et

je ne savais même pas qu'elle était la fille du brasseur.

LE VIEUX MONSIEUR. — Qui l'a envoyée chez vous ?

FRANK. — Personne.

LE VIEUX MONSIEUR. — Votre mère l'a admise sans aucune recommandation ?

FRANK. — C'était une belle fille et elle faisait l'amour. Ma mère n'en demande pas plus.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous étiez amoureux ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle l'était ?

FRANK. — C'est improbable.

LE VIEUX MONSIEUR. — De quoi vous parlait-elle ?

FRANK. — Nous ne parlions pas.

LE VIEUX MONSIEUR. — A quoi passait-elle son temps ?

FRANK. — A lire des magazines.

LE VIEUX MONSIEUR. — Que vous alliez lui chercher ? *(Frank fait signe que non.)* Comment se les procurait-elle ? Elle sortait ?

FRANK. — Maintenant que vous m'y faites penser, je jurerais qu'elle n'est jamais sortie.

LE VIEUX MONSIEUR. — Pourquoi ?

FRANK. — Je l'ignore. Elle n'est restée chez nous qu'une semaine ou deux.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle se cachait ?

FRANK. — Je n'en ai jamais eu l'impression.

LE VIEUX MONSIEUR. — D'où lui venaient ses magazines ? Qui mettait ses lettres à la poste ?

FRANK. — Personne, je suppose.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle ne vous a jamais demandé de poster des lettres ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Ni de transmettre un message pour elle ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Elle couchait avec les clients ?

FRANK. — Fatalement.

LE VIEUX MONSIEUR. — Y en avait-il qui ne venaient que pour elle ?

FRANK. — C'est à ma mère que vous devez demander ça.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je l'ai fait.

FRANK. — Qu'a-t-elle répondu ?

LE VIEUX MONSIEUR, *ignorant la question.* — On ne l'a jamais appelée au téléphone ?

FRANK. — Il n'y a qu'un appareil qui fonctionne dans la maison : celui du concierge.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je sais. *(Montrant une photographie.)* Avez-vous déjà vu cet homme ? *(Signe négatif de Frank.)* Et celui-ci ?... *(Idem.)*... Celui-ci ? *(Idem.)*... Ce sont des officiers.

FRANK. — Je reconnais l'uniforme.

LE VIEUX MONSIEUR. — Saviez-vous qu'Anna Lœb était recherchée ?

FRANK. — Je n'en ai jamais entendu parler.

LE VIEUX MONSIEUR. — Saviez-vous que son père a été fusillé ?

FRANK. — Je savais que c'était le brasseur, mais j'ignorais que c'était son père.

LE VIEUX MONSIEUR. — Et pourtant c'est chez vous qu'elle s'est réfugiée, alors que son père vivait encore. Et son père le savait. Comment vo a-t-elle quitté ?

FRANK. — Je ne sais plus. Cela devait être matin et j'avais bu la veille.

LE VIEUX MONSIEUR. — Chez Timo ? Av Kromer ?

FRANK. — Avec des tas de gens.

LE VIEUX MONSIEUR. — Avant de se réfugi chez vous Anna Lœb a été la maîtresse de pl sieurs officiers qu'elle choisissait avec soin. S père ne l'ignorait pas. Peut-être l'encourageait- Elle et lui nous ont fait beaucoup de mal.

FRANK. — Je n'ai rien à dire.

LE VIEUX MONSIEUR. — Sur Kromer non plus Ni sur un certain Adler, qui vous accompagna quand vous êtes allé chercher les montres et q conduisait la camionnette ?

FRANK. — Je ne sais pas de quoi vous parlez ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Adler était censé tra vailler pour nous, à détecter les postes clandestins justement avec la camionnette qui était équipé pour cela. Mais nous avons appris qu'il travailla en même temps pour une autre puissance. Quan nous l'avons arrêté, il a essayé de s'enfuir. Avan d'être fusillé, il y a dix jours, il a parlé. Il a beau coup parlé. Le service qui s'en est occupé a fai ce qu'il fallait pour cela.

FRANK. — J'attends que vous fassiez la mêm chose avec moi.

LE VIEUX MONSIEUR. — Peut-être que ce ne sera pas nécessaire... Nous avons le temps. *(Il regarde sa montre.)* Et nous finirons bien par mettre la main sur votre ami Kromer. Je suppose que vou vous considérez comme un héros ?

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Comme quoi ?

FRANK. — Comme une crapule.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je croyais que les crapules parlaient quand on le leur demande d'une certaine façon.

FRANK, *simplement.* — Essayez.

LE VIEUX MONSIEUR. — Cela vous ferait-il plaisir de voir votre mère ?

FRANK. — Non. Elle est déjà venue deux fois.

LE VIEUX MONSIEUR. — Et cela vous a été désagréable ? *(Frank hausse les épaules, regarde par la fenêtre.)* Les visites vous sont désagréables ? *(Silence de Frank.)* Votre mère est ici, avec Minna. J'ai décidé de les faire entrer.

Il se lève, fait un signe à un des soldats, qui introduit les deux femmes. Minna est très intimidée.

SCÈNE II

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, LOTTE, MINNA, LES DEUX SOLDATS

LOTTE, *voyant le colis par terre.* — On t'a donné ton colis, Frank. C'est ce que j'ai pu trouver de mieux en fait de chaussettes. La prochaine fois, si monsieur le permet, je t'apporterai des chemises. J'ai emmené Minna, qui parle toujours de toi, et monsieur a eu la gentillesse de la laisser entrer

Frank, gêné, regarde tour à tour les deux femmes.

INNA. — Bonjour, Frank.

OTTE. — Tu as bonne mine. Je suis si heureuse on m'autorise à t'envoyer un peu de nourri... *(Le Vieux Monsieur s'est remis à feuilleter dossiers avec indifférence.)* Il faut que je te e, Frank... N'aie pas peur... *(Frank sourcille.)* beaucoup réfléchi, depuis six semaines...

RANK. — Sept !

OTTE. — Déjà !... J'espère que maintenant ce sera plus long... Vois-tu, Frank, si tu as fait lque chose de mal, même quelque chose de ve, c'est que tu t'es laissé entraîner... Je te nais trop bien... J'ai eu le tort de te laisser quenter des amis plus âgés que toi... Ces der- s temps, des personnes sérieuses m'ont seillée...

RANK. — Oui ?

OTTE. — Par exemple, M. Hamling, le commis- e. Je sais que tu ne l'aimes pas beaucoup, et tu tort. Tu comprendras plus tard. C'est un vieil , probablement mon seul ami. Il m'a connue nd j'étais jeune fille, et si je n'avais pas été si te, comme toutes les jeunes filles... Il s'est tou- rs intéressé à nous, à toi...

RANK, *la coupant.* — Bon.

OTTE, *tenant à son idée.* — Il te connaît mieux tu crois. Il est persuadé, lui aussi, que tu t'es ssé influencer, mais que tu refuseras, par gueil, de l'avouer. Comme il le dit fort bien, c'est faux point d'honneur, Frank.

RANK. — Je n'ai pas d'honneur.

OTTE. — Monsieur est patient avec toi. Je le s. Il t'a permis de recevoir mes colis. Il m'a torisée à venir et à emmener Minna, qui se tra- se tellement à ton sujet.

RANK. — Elle est toujours malade ?

OTTE. — Mais non, elle n'est pas malade. Où s-tu chercher ça ? Je l'ai encore fait examiner fond la semaine dernière. Un jeune docteur, qui connaît rien, voulait l'opérer, lui enlever tout qu'elle a dans le ventre. Mais un autre, que je nais depuis des années, a dit que ce n'était pas cessaire. Elle va déjà mieux. Je veille à ce elle se repose.

RANK. — Où habites-tu ?

OTTE, *gênée.* — Mais... toujours au même droit...

RANK. — Avec des femmes ?

OTTE. — En dehors de Minna, que je laisse tra- iller le moins possible, il y en a deux, des nou- lles, des demoiselles très comme il faut.

RANK. — Je croyais que ton ami Hamling vait conseillé de fermer.

OTTE. — A cette époque-là, oui. Il ne savait pas core tout le mal qu'Anna Lœb a pu faire...

RANK, *avec un regard au Vieux Monsieur qui bronche pas.* — On t'a demandé de continuer ?

OTTE. — On m'a fait comprendre que cela lait mieux à tous les points de vue.

RANK, *à peine ironique.* — En somme, tout va en à la maison.

OTTE, *s'y laissant prendre.* — Très bien.

RANK. — Sissy est rétablie ?

OTTE. — Je crois. C'est probable.

RANK. — Tu ne l'as pas vue ?

OTTE. — Il y a tellement à faire, tu sais... Je ne sais pas si c'est le beau temps qui veut ça... Mais, à propos de Sissy...

Elle a un coup d'œil vers l'antichambre.

RANK. — Quoi ?

OTTE, *regardant le Vieux Monsieur.* — Rien...

RANK. — Tu ne veux pas dire que Sissy ?...

Il regarde à son tour la porte de l'antichambre.

OTTE. — Ecoute, Frank. Ne va pas te fâcher. Tu es jeune, et c'est aux grandes personnes à t'aider. Je leur ai dit que tu connaissais Kromer, parce que c'est vrai. C'était ton ami, et je ne veux plus que tu le nies. On ne m'ôtera pas de la tête qu'il a été ton mauvais génie, et il a été assez malin, lui, pour se tirer en te laissant en plan. Il est indispensable que tu dises toute la vérité, tout ce que tu sais, et ces messieurs t'en tiendront compte. J'en suis sûre. J'ai confiance. La semaine prochaine j'aurai sans doute à nouveau le droit de t'apporter un colis. Qu'est-ce que tu veux que j'y mette ?

FRANK, *on le sent sur le point de répondre par une grossièreté, mais il se reprend.* — Ce que tu voudras.

OTTE. — Il n'est pas juste que tu paies pour les autres, tu comprends ? Moi aussi, sans le vouloir, j'ai fait beaucoup de mal, je m'en rends compte à présent. Tu sortiras d'ici. Je te soignerai bien. Promets-moi, Frank. Promets à ta mère... Minna, dis-lui aussi...

MINNA, *sans regarder Frank.* — Je suis très malheureuse, Frank...

OTTE. — Il est l'heure... Tu ne veux pas m'embrasser ? *(Il l'embrasse docilement, avec indifférence.)* ... Et Minna ? *(Il embrasse Minna sur la joue.)* Merci, monsieur... Vous avez vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu...

Elle sort, suivie de Minna. Frank est plus concentré, plus sombre. Il regarde la fenêtre.

SCÈNE III

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, DEUX SOLDATS, puis TIMO

LE VIEUX MONSIEUR, *dans ses papiers.* — Il y a une autre personne qui désire vous voir...

Frank, très ému, se tourne vers la porte. Il est dépité quand il voit Timo, que les soldats font entrer.

FRANK, *à Timo.* — Je suppose que tu viens me conseiller, toi aussi, de dire gentiment ce que je sais ?

TIMO, *complet bien coupé, pardessus de demi-saison, très calme, tout à fait à son aise.* — Je viens te dire de ne pas faire le c... Il y a des gens à qui ça va, tu me comprends, et à ceux-là je tire mon chapeau... Nous, on n'est pas de ce rayon-là, et il s'agit plus simplement d'être réguliers... Tu t'es conduit comme un gamin... Comme

un gamin aussi, tu as fait tout ce que tu as pu pour te faire prendre... Maintenant tu joues les héros et je te dis de changer de disque... Pour ce qui est de Kromer, il est paré... Ce n'est pas ce que tu pourras raconter qui le fera prendre... C'est tout... Maintenant, si tu tiens absolument à bouffer du plomb et à te faire transformer en passoire, c'est ton affaire... Mais peut-être que ce n'est pas très chic vis-à-vis de ta mère et de quelques autres... Salut !... *(Il se tourne vers le Vieux Monsieur.)* C'est bien ce que vous vouliez ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous remercie.

TIMO. — Aux suivants, alors !

Il sort, après avoir regardé Frank avec une certaine émotion.

SCÈNE IV

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, DEUX SOLDATS, puis SISSY et M. HOLST

FRANK. — Pourquoi a-t-il dit : « Aux suivants ? »

LE VIEUX MONSIEUR. — J'oubliais que vous n'aimez pas les visites. Nous pouvons peut-être renoncer à celle-là ?

FRANK. — Qui est-ce ? Qui êtes-vous encore allé chercher ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Il s'agit justement de quelqu'un que je ne suis pas allé chercher, mais qui a demandé à vous voir.

FRANK, *anxieux*. — Qui ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Depuis deux semaines, cette personne s'adresse en vain à tous les bureaux, et c'est tout à fait par hasard que j'ai eu connaissance de son désir de vous voir. A propos de Kromer...

FRANK. — Je vous ai répondu tout à l'heure.

LE VIEUX MONSIEUR. — Je vous fais reconduire à votre classe ?

FRANK, *regardant la porte*. — Qui est-ce qui attend ?

LE VIEUX MONSIEUR, *feignant de chercher dans ses papiers*. — Voyons... Connaissez-vous un certain M. Gerhardt Holst, qui, je crois, habite sur le même palier que votre mère ?

FRANK. — Vous êtes sûr que c'est lui qui a demandé à me voir ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Sa requête porte le nom de deux personnes, le sien et celui de sa fille. Qui préférez-vous voir des deux ? Lui ou elle ?

FRANK, *après avoir longuement réfléchi*. — C'est la même chose.

LE VIEUX MONSIEUR, *qui manifeste pour la première fois de l'étonnement*. — Vous n'avez pas de préférence ?

FRANK. — Non... Ils sont ici ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Cela ne vous effraye pas un peu de vous trouver en face de M. Holst ?

FRANK. — Pourquoi ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Je croyais avoir entendu parler d'une certaine poursuite dans un terrain vague, de souliers déposés dans la neige, au pied d'un arbre...

FRANK. — Laissez-le entrer.

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous avez quelque chose à lui dire ?

FRANK, *réfléchissant*. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Des excuses à présenter ?

FRANK, *presque candide*. — Non plus.

LE VIEUX MONSIEUR. — J'ai le pouvoir de renvoyer d'ici sans qu'ils vous aient vu.

FRANK, *bas, comme malgré lui*. — Je vous supplie !...

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous serez gentil ?

FRANK, *du bout des lèvres*. — Oui...

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous me parlerez Kromer ?

FRANK, *qui regarde la fenêtre avec une sorte ferveur*. — Oui...

LE VIEUX MONSIEUR, *regardant la fenêtre à s tour*. — Peut-être cela vous donne-t-il envie d'ê un jour, vous aussi, derrière une fenêtre avec u jeune femme qui fait son ménage ?... Et peut-ê avec un bébé dans un berceau ?... *(Un temp* C'est cher... Pour cela il faudrait être très, tr gentil, avec beaucoup de mémoire... *(Il désig les bouts de papier sur son bureau.)* Nous avo tellement de travail à faire, tous les deux !... *(U temps.)* Vous tenez toujours à ce que je les fas entrer ?

Frank baisse la tête en signe d'assentime Le Vieux Monsieur, par geste, ordonne soldat de faire entrer M. Holst et Sis M. Holst porte un costume de ville, usa mais qui a été élégant. Il fait passer deva lui Sissy, en tailleur bleu-marine, un bér sur la tête. Frank, figé au milieu de la piè regarde surtout M. Holst, et ses lèvr remuent comme s'il parlait, mais sans qu'o entende aucun son. Sissy ne va pas tout fait jusqu'à lui. Elle s'arrête à un mèt environ, se retourne vers son père, qui a l'a de l'encourager.

SISSY. — Frank, je suis venue... pour te dire

FRANK. — Je sais... que tu ne m'en veux pas *(Il comprend que ce n'est pas cela.)* ... Que tu m pardonnes...

SISSY, *elle parle simplement, bravement*. — suis venue pour te dire que je t'aime.

Frank la fixe intensément, puis regar M. Holst, puis à nouveau Sissy. Le Vieu Monsieur, assis à son bureau, colle une cig rette et l'allume. C'est M. Holst que Fran regarde en fin de compte, et M. Hol s'approche de lui, lui pose légèrement main sur l'épaule.

M. HOLST, *il parle lentement, sans élever la voi avec une extrême simplicité*. — Il ne faut p avoir peur, Frank. Il ne faut pas être surpris n plus. Pendant toute sa maladie Sissy a parlé vous sans le savoir. Après, elle a continué. J'ava déjà compris parce que j'ai eu un fils, Frank, u garçon un peu plus âgé que vous. Cela n'était p encore la guerre, et ça s'est passé autrement. voulait devenir un grand médecin. Rien d'autre n comptait pour lui. Quand je n'ai plus eu d'argen il a décidé de continuer ses études quand mêm

il travaillait le soir comme garçon de café. Un ur, des produits coûteux, du mercure, du platine, t disparu du laboratoire de l'Université. Il y a d'autres menus vols. Un jour, au vestiaire, un udiant a surpris mon fils en train de vider un rtefeuille. Il avait vingt et un ans. Pendant qu'on conduisait au bureau du recteur, il a sauté par fenêtre du second étage. C'est tout, Frank. Sissy voulu vous voir pour vous dire ce qu'elle vous dit et j'ai tenu à être là... Même quand ce n'est s la guerre, le métier d'homme est difficile... Le étier d'homme est toujours difficile et tout le onde ne peut pas réussir... *(Comme pour échapr à l'atmosphère dramatique, il ajoute plus légèment :)* J'ai eu la chance, récemment, de trouver ne place dans un bureau... Je ne conduis plus un am et je peux rentrer de bonne heure à la mai-on... Tous les soirs nous parlons de vous, Sissy moi, et cela l'aide à se rétablir...

Il s'éloigne de deux pas pour laisser les jeunes gens en tête à tête.

FRANK, *balbutiant.* — Merci... *(Il lève enfin les eux sur Sissy, la regarde longuement, avec une tensité douloureuse, finit par lui tendre gauchement la main où elle met la sienne.)* Sissy...

SISSY, *comme si ce mot suffisait.* — Oui, Frank.

Un long silence pendant lequel ils restent immobiles, puis M. Holst revient vers eux.

M. HOLST, *du bout des lèvres, sans y croire, sans sayer de le faire croire.* — Nous essaierons de evenir, Frank.

FRANK, *même ton.* — Vous reviendrez, oui...

M. Holst et Sissy se dirigent vers la porte. Sissy marche derrière son père, le visage tourné vers Frank, qu'elle ne quitte pas des yeux, comme hypnotisée. Au moment où elle va disparaître, elle prononce d'une voix neutre :

SISSY. — Courage, Frank !

SCÈNE V

FRANK, LE VIEUX MONSIEUR, LES SOLDATS

Frank reste immobile, les yeux fixés sur la porte. Le Vieux Monsieur l'observe longuement.

LE VIEUX MONSIEUR. — On aurait dit des ançailles.

FRANK, *il semble reprendre conscience ; son egard se détourne lentement de la porte et va ers la fameuse fenêtre ; il parle pour lui-même, 'une voix aussi neutre que celle de Sissy.* — Ce e sont pas des fiançailles, ce sont des noces. Ce ont nos noces, à nous. Mais il n'y aura jamais le fenêtre avec du linge qui sèche, de store derière lequel on allume la lampe. Il n'y aura jamais le berceau... Le métier d'homme est difficile, et e n'ai pas su... Personne ne m'a appris. *(Se tournant vers le Vieux Monsieur :)* Et vous, vous voulez que je parle... Depuis sept semaines, vous vous ingéniez à me faire parler... Tout à l'heure, je vous ai presque promis... Seulement, ce n'est pas pour avoir la vie sauve, car je n'en veux pas...

LE VIEUX MONSIEUR. — Asseyez-vous.

FRANK. — Non.

LE VIEUX MONSIEUR. — Soyez calme, prenez votre temps.

FRANK, *parlant d'une voix égale, mais nette, avec un calme et une lucidité terribles.* — Je le prendrai, en effet, car c'est la dernière fois que je parle, quoi que vous fassiez désormais. Il y a longtemps que j'attends cette minute-ci, que je m'y prépare, et vous ne saviez pas ce que j'attendais. Vous ne saviez pas, vous ne pouviez pas savoir que je n'ai jamais vécu aussi intensément que pendant ces sept semaines, couché à plat ventre, tout habillé, sur mon matelas. Il y en a qui vivent plus vieux. Vous vivrez peut-être encore de longues années. Mais cela ne veut pas dire que vous aurez bouclé la boucle, que vous aurez fermé le cercle. Moi, je l'ai fait, et c'est pourquoi j'ai fini. J'ai même eu mes noces, ici, auxquelles vous avez assisté sans comprendre que c'étaient de vraies noces. Maintenant, avant de partir, je veux vous faire une déclaration. J'ai volé les montres et j'ai tué M^lle^ Vilmos, la sœur de l'horloger de mon village. J'avais déjà tué un de vos sous-officiers, au coin de l'impasse de la Tannerie, parce que j'avais envie de son revolver, peut-être, plus simplement, parce que j'avais envie de tuer. J'ai commis des actions beaucoup plus honteuses, j'ai commis le plus grand crime du monde, mais celui-là ne vous regarde pas, ne regarde personne. Je ne suis pas un déséquilibré non plus. Je suis une crapule, je vous l'ai dit tout à l'heure. Depuis sept semaines que vous m'interrogez, je me suis ingénié à gagner du temps, parce qu'il était indispensable que j'en gagne, non pour les autres, non pour sauver quelqu'un, mais pour moi. Maintenant, c'est fini. Vous pouvez me questionner autant que vous voudrez, je ne répondrai plus un mot. Je ne regarderai même plus cette fenêtre que vous connaissez, et vous savez maintenant tout ce que cela signifie. Vous avez la possibilité de me torturer. Je ne souhaite pas la douleur, mais je ne la crains pas. Vous avez la possibilité de me promettre la vie. Je n'en veux pas. Je désire mourir le plus tôt possible, de la façon qu'il vous plaira de décider. Je n'ai personnellement rien contre vous. Vous avez fait votre métier du mieux que vous avez pu. Moi, j'ai décidé de me taire, et vous entendez les dernières paroles qui sortiront de mes lèvres.

Très calme, presque souriant, il se tourne vers les deux soldats, qui attendent des ordres. Le Vieux Monsieur, sans changer de place, sans émotion apparente, leur fait signe d'emmener le prisonnier. Frank et les soldats sortent. Seul, dans la pièce, le Vieux Monsieur glisse tous les papiers dans le dossier qu'on a vu au prologue, regarde sa montre, se lève, le dossier sous le bras, se dirige vers le portemanteau.

RIDEAU

LA NEIGE ÉTAIT SALE devant la critique

C'est, en somme, l'histoire d'un suicide. Mais le héros ne se tue pas : il se fait exécuter, et emprunte, pour parvenir à ce suicide indirect, des chemins tortueux et assez ignobles. Le lieu, ni l'époque ne sont situés, et c'est tant mieux. L'action se déroule dans un pays où il neige, qu'une armée étrangère occupe, où les gens crèvent de froid et de faim, où fleurissent le marché noir et toutes sortes de trafics et de combines. Frank a vingt ans. Il est le fils de Lotte, une prostituée, ce qui lui crée des complexes, et a sans doute pour père un flic, ce qui l'accable tout à fait.

Un personnage louche, Kromer, qui fréquente le bar de Timo, rendez-vous des filles et des trafiquants, met fort imprudemment entre les mains de Frank, pour le lui faire admirer, un magnifique couteau à cran d'arrêt. Frank s'absente un instant, et quand il revient l'armée d'occupation a perdu un de ses sous-officiers, et les filles, un client.

Après ce crime, Frank s'enfonce avec volupté dans l'abjection totale : il vole, trafique et quand enfin il trouve devant lui le pur visage de Sissy, qui est celui de l'amour, il bafoue, saccage cet amour. Il mourra fusillé, avec noblesse, et gratuitement. J'imagine que M. Simenon a voulu nous démontrer qu'en chacun de nous il y a l'étoffe d'une crapule et celle d'un héros. « Frank, nous dit-on, aurait pu être un héros. S'il est devenu cet être abject, c'est qu'on ne lui a rien appris, que l'argent facile... » Et encore : « Il tient à prouver aux autres et à se prouver à lui-même qu'il n'a peur de rien, que rien ne saurait le faire reculer. »

Renée Saurel, dans *Combat*.

Il s'agissait, pour M. Georges Simenon et son collaborateur Frédéric Dard, non pas de tirer une pièce de *La Neige était sale*, mais d'adapter au théâtre un roman de Simenon, et chacun sait que, si les romans de Simenon sont essentiellement cinématographiques, ils ne sont pas spécialement théâtraux, car ils possèdent tous (les meilleurs et les moins bons) à un égal degré, ce qu'il est le plus difficile de rendre à la scène : l'atmosphère.

Lorsque l'auteur assure : « Il faisait froid », l'on s'enrhume rien qu'à le lire, et s'il dit que « cela sentait le Café de la Grand-Rue » nous avons aussitôt dans les narines le relent de bière tiède et de la fumée tenace, les exhalaisons de la sciure humide, le fumet graisseux des cartes à jouer manipulées jusqu'à la pellicule de crasse... En outre, comment « rendre » ces petites phrases courtes qui n'ont l'air de rien : « Ça avait commencé ainsi... Le temps passait... Ils se taisaient... » et « La scène donnait une impression d'immobilité massive... » ? Comment porter sur le plateau, en actes, en scènes, en personnages ce qui est la vie même et, par conséquent, le contraire de la vie théâtrale ? Tel était le problème, apparemment insoluble... Qu'importent l'intrigue, le thème et l'histoire. C'est une histoire, et voilà tout, qu'il fallait recomposer, dénuder, découper, présenter, raconter, jouer.

Je riais bien en entendant de mes amis à la sortie s'écrier : « C'est du vent... » et chercher la pensée, comme de petits moteurs fragiles qui ne peuvent pas utiliser le gros carburant vulgaire, et qui ont besoin pour leurs chères cervelles habituées au raisonnement, de produits spécialement raffinés à l'intention de nos gentils mécanismes intellectuels d'à présent. Mes camarades, à ce moment-là, se reprenaient, appointaient leur sens critique ; ils se frottaient les méninges comme d'autres insectes les mandibules...

Je sais une chose : ils avaient écouté, comme moi, comme tout le monde, de 21 h. 15 à 23 h. 30, dans un silence quasi religieux et tendu jusqu'au malaise inclusivement, l'aventure qu'on leur narrait. Cela est-il exact ? Cela compte-il, oui ou non ?

Alors qu'on nous laisse bien tranquille avec le vent et la pensée !

Je ne vous dis pas que l'histoire de *La Neige était sale* est plaisante dans le sens rose, à la manière de Delly, Florence Barclay, Henry Ardel, Max du Veuzit et autres auteurs à mettre dans toutes les mains... Et encore... je ne vois rien de condamnable ou de laid dans cette désolante et véridique aventure. Les gens sont étranges : ils se flattent à tout propos (et hors de propos) de vivre dans une époque abjecte (ce qui est faux) et les voilà pudibonds comme des vierges du siècle enterré dès qu'on leur met sous les yeux quelque chose qui ressemble à la vérité. Au nom de je ne sais quoi et de n'importe quoi ils deviennent chatouilleux, cela les offense, ils sortent de là choqués !

Jean-Jacques Gautier, dans *Le Figaro*.

La chance de M. Simenon, c'est d'avoir rencontré justement le seul metteur en scène, peut-être, dont le style s'apparentât au sien et qui possède le pouvoir d'évocation indispensable à qui veut servir sa cause.

On a déjà deviné que, dans la présentation qui est faite au théâtre de l'Œuvre de *La Neige était sale*, la part du lion revient à M. Raymond Rouleau. Ici la mise en scène prend le pas sur les autres éléments du spectacle. Utilisant les décors arachnéens de Lila de Nobili — auquel il avait déjà eu recours dans *Le Tramway nommé désir* et dans *Le Voleur d'enfants* — M. Raymond Rouleau par ses éclairages savants, la tension des silences, le choix des bruits et de la musique, l'importance que prend le moindre accessoire, a réussi à faire peser sur cette aventure assez sordide comme un couvercle de plomb, une chape d'angoisse. Et la perfection de cette mise en scène réglée avec une précision d'horloge suffira à assurer à *La Neige était sale* son succès auprès du public.

Ce spectacle a un autre attrait : celui de son interprétation. Là aussi on devine la griffe de M. Raymond Rouleau, qui a imprimé à la troupe la qualité la plus précieuse et la plus rare : celle de l'homogénéité.

Mettons tout de même hors de pair Mme Lucienne Bogaërt et M. Daniel Gelin, dont le jeu sobre, dépouillé, mais terriblement efficace a dû réjouir M. Marcel Carné, qui était dans la salle. M. Noël Roquevert n'a qu'une scène. Elle lui suffit à affirmer son autorité et à donner à son personnage l'épaisseur, la densité et la vérité.

Max Favalelli, dans *Paris-Presse*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur no 148.

Lotte. Le Commissaire.

Minna. Bertha. Lotte.

LE COMMISSAIRE. — *Au fait, Lotte, il y a combien de temps que nous nous connaissons ?*
LOTTE. — *Frank a maintenant vingt ans. Cela fait...*
(ACTE II.)

MINNA. — *Ils attendent devant le petit café...* (Un temps.) *Ils montent sur la plate-forme du tram...*
(ACTE II.)

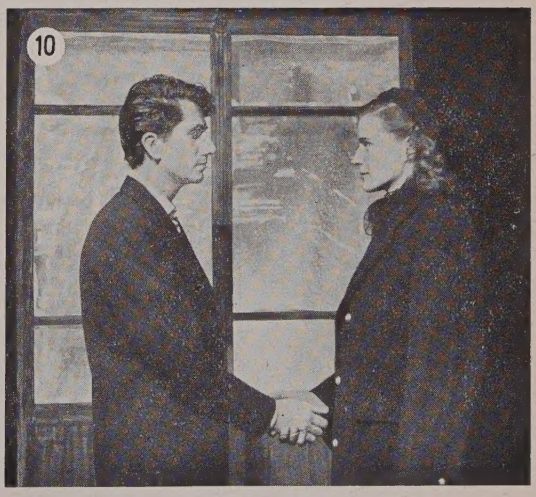
LE COMMANDANT, perdant tout contrôle de lui-même, cingle le visage de Frank d'un coup de règle. Frank ne bronche pas, reste immobile...
(ACTE III.)

LOTTE. — *Il faut que je te parle, Frank. N'aie pas peur...* (ACTE III.)

FRANK, il finit par lui tendre la main où elle met gauchement la sienne. — *Sissy !* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Frank. Le Commandant.

Frank. Le Vieux Monsieur. Lotte.

Frank. Sissy.